

Voltaire

Zaïre

bibebook

Voltaire

Zaïre

Un texte du domaine public.

Une édition libre.

bibebook

www.bibebook.com

Partie 1



Scène I



AIRE, FATIME.

FATIME.

Je ne m'attendais pas,
jeune et belle Zaïre,
Aux nouveaux sentiments
que ce lieu vous inspire.

Quel espoir si flatteur, ou quels
heureux destins

De vos jours ténébreux ont fait des
jours sereins?

La paix de votre coeur augmente avec
vos charmes.

Cet éclat de vos yeux n'est plus terni
de larmes;

Vous ne les tournez plus vers ces
heureux climats

Où ce brave Français devait guider
nos pas!

Vous ne me parlez plus de ces belles
contrées

Où d'un peuple poli les femmes
adorées

Reçoivent cet encens que l'on doit à
vos yeux;

Compagnes d'un époux et reines en
tous lieux,

Libres sans déshonneur, et sages

sans contrainte,

Et ne devant jamais leurs vertus à la
crainte!

Ne soupirez-vous plus pour cette
liberté?

Le sérail d'un soudan, sa triste
austérité,

Ce nom d'esclave enfin, n'ont-ils rien
qui vous gêne?

Préférez-vous Solyme aux rives de la
Seine?

ZAIRE.

On ne peut désirer ce qu'on ne
connaît pas.

Sur les bords du Jourdain le ciel fixa
nos pas.

Au sérail des soudans dès l'enfance

enfermée,
Chaque jour ma raison s'y voit
accoutumée.
Le reste de la terre, anéanti pour
moi,
M'abandonne au soudan qui nous
tient sous sa loi:
Je ne connais que lui, sa gloire, sa
puissance
Vivre sous Orosmane est ma seule
espérance;
Le reste est un vain songe.

FATIME.

Avez-vous
oublié
Ce généreux Français, dont la tendre
amitié

Nous promet si souvent de rompre
notre chaîne?

Combien nous admirions son audace
hautaine!

Quelle gloire il acquit dans ces
tristes combats

Perdus par les chrétiens sous les
murs de Damas!

Orosmane vainqueur, admirant son
courage,

Le laissa sur sa foi partir de ce
rivage.

Nous l'attendons encor; sa
générosité

Devait payer le prix de notre liberté:
N'en aurions-nous conçu qu'une
vaine espérance?

ZAIRE.

Peut-être sa promesse a passé sa
puissance.

Depuis plus de deux ans il n'est point
revenu.

Un étranger, Fatime, un captif
inconnu,

Promet beaucoup, tient peu, permet à
son courage

Des serments indiscrets pour sortir
d'esclavage.

Il devait délivrer dix chevaliers
chrétiens,

Venir rompre leurs fers, ou reprendre
les siens:

J'admiraï trop en lui cet inutile zèle;
Il n'y faut plus penser.

FATIME.

Mais s'il était
fidèle,
S'il revenait enfin dégager ses
serments,
Ne voudriez-vous pas?...

ZAIRE.

Fatime, il n'est
plus temps.
Tout est changé...

FATIME.

Comment? que
prétendez-vous dire?

ZAIRE.

Va, c'est trop te celer le destin de

Zaïre;

Le secret du soudan doit encor se
cacher;

Mais mon coeur dans le tien se plaît
à s'épancher.

Depuis près de trois mois, qu'avec
d'autres captives

On te fit du Jourdain abandonner les
rives,

Le ciel, pour terminer les malheurs
de nos jours,

D'une main plus puissante a choisi le
secours.

Ce superbe Orosmane...

FATIME.

Eh bien!

ZAIRE.

Ce

soudan même,

Ce vainqueur des chrétiens... chère
Fatime... il m'aime...

Tu rougis... je t'entends... garde-toi
de penser

Qu'à briguer ses soupirs je puisse
m'abaisser;

Que d'un maître absolu la superbe
tendresse

M'offre l'honneur honteux du rang de
sa maîtresse,

Et que j'essuie enfin l'outrage et le
danger

Du malheureux éclat d'un amour
passager.

Cette fierté qu'en nous soutient la
modestie,

Dans mon coeur à ce point ne s'est
pas démentie.

Plutôt que jusque-là j'abaisse mon
orgueil,

Je verrais sans pâlir les fers et le
cercueil.

Je m'en vais t'étonner; son superbe
courage

A mes faibles appas présente un pur
hommage:

Parmi tous ces objets à lui plaire
empressés,

J'ai fixé ses regards à moi seule
adressés;

Et l'hymen, confondant leurs

intrigues fatales,
Me soumettra bientôt son coeur et
mes rivales.

FATIME.

Vos appas, vos vertus, sont dignes de
ce prix;

Mon coeur en est flatté plus qu'il
n'en est surpris.

Que vos félicités, s'il se peut, soient
parfaites.

Je me vois avec joie au rang de vos
sujettes.

ZAIRE.

Sois toujours mon égale, et goûte
mon bonheur:

Avec toi partagé, je sens mieux sa

douceur.

FATIME.

Hélas! puisse le ciel souffrir cet
hyménée!

Puisse cette grandeur qui vous est
destinée,

Qu'on nomme si souvent du faux
nom de bonheur,

Ne point laisser de trouble au fond
de votre coeur!

N'est-il point en secret de frein qui
vous retienne?

Ne vous souvient-il plus que vous
fûtes chrétienne?

ZAIRE.

Ah! que dis-tu? pourquoi rappeler

mes ennuis?

Chère Fatime, hélas! sais-je ce que je suis?

Le ciel m'a-t-il jamais permis de me connaître?

Ne m'a-t-il pas caché le sang qui m'a fait naître?

FATIME.

Nérestan, qui naquit non loin de ce séjour,

Vous dit que d'un chrétien vous reçûtes le jour.

Que dis-je? cette croix qui sur vous fut trouvée,

Parure de l'enfance, avec soin conservée,

Ce signe des chrétiens, que l'art

dérobe aux yeux
Sous le brillant éclat d'un travail
précieux;
Cette croix, dont cent fois mes soins
vous ont parée,
Peut-être entre vos mains est-elle
demeurée
Comme un gage secret de la fidélité
Que vous deviez au Dieu que vous
avez quitté.

ZAIRE.

Je n'ai point d'autre preuve, et mon
coeur qui s'ignore
Peut-il admettre un dieu que mon
amant abhorre?
La coutume, la loi plia mes premiers
ans

A la religion des heureux
musulmans.

Je le vois trop les soins qu'on prend
de notre enfance

Forment nos sentiments, nos moeurs,
notre croyance.

J'eusse été près du Gange esclave des
faux dieux,

Chrétienne dans Paris, musulmane
en ces lieux.

L'instruction fait tout; et la main de
nos pères

Grave en nos faibles coeurs ces
premiers caractères

Que l'exemple et le temps nous
viennent retracer,

Et que peut-être en nous Dieu seul

peut effacer.

Prisonnière en ces lieux, tu n'y fus
renfermée

Que lorsque ta raison, par l'âge
confirmée,

Pour éclairer ta foi te prêtait son
flambeau:

Pour moi, des Sarrasins esclave en
mon berceau,

La foi de nos chrétiens me fut trop
tard connue.

Contre elle cependant, loin d'être
prévenue,

Cette croix, je l'avoue, a souvent
malgré moi

Saisi mon coeur surpris de respect et
d'effroi:

J'osais l'invoquer même avant qu'en
ma pensée

D'Orosmane en secret l'image fût
tracée.

J'honore, je chéris ces charitables
lois

Dont ici Nérestan me parla tant de
fois;

Ces lois qui, de la terre écartant les
misères,

Des humains attendris font un
peuple de frères;

Obligés de s'aimer, sans doute ils
sont heureux.

FATIME.

Pourquoi donc aujourd'hui vous
déclarer contre eux?

A la loi musulmane à jamais
asservie,
Vous allez des chrétiens devenir
l'ennemie;
Vous allez épouser leur superbe
vainqueur.

ZAIRE.

Qui lui refuserait le présent de son
coeur?

De toute ma faiblesse il faut que je
convienne;

Peut-être sans l'amour j'aurais été
chrétienne;

Peut-être qu'à ta loi j'aurais sacrifié:
Mais Orosmane m'aime, et j'ai tout
oublié.

Je ne vois qu'Orosmane, et mon âme

enivrée

Se remplit du bonheur de s'en voir
adorée.

Mets-toi devant les yeux sa grâce, ses
exploits;

Songe à ce bras puissant, vainqueur
de tant de rois,

A cet aimable front que la gloire
environne:

Je ne te parle point du sceptre qu'il
me donne;

Non, la reconnaissance est un faible
retour,

Un tribut offensant, trop peu fait
pour l'amour.

Mon coeur aime Orosmane, et non
son diadème;

Chère Fatime, en lui je n'aime que
lui-même.

Peut-être j'en crois trop un penchant
si flatteur;

Mais si le ciel, sur lui déployant sa
rigueur,

Aux fers que j'ai portés eût
condamné sa vie,

Si le ciel sous mes lois eût rangé la
Syrie,

Ou mon amour me trompe, ou Zaïre
aujourd'hui

Pour l'élever à soi descendrait
jusqu'à lui.

FATIME.

On marche vers ces lieux; sans doute
c'est lui-même.

ZAIRE.

Mon coeur, qui le prévient,
m'annonce ce que j'aime.

Depuis deux jours, Fatime, absent de
ce palais,

Enfin son tendre amour le rend à mes
souhaits.



Scène II



ROSMANE, ZAIRE, FATIME.

OROSMANE.

Vertueuse Zaire, avant que
l'hyménée

Joigne à jamais nos coeurs et notre
destinée,

J'ai cru, sur mes projets, sur vous,
sur mon amour,

Devoir en musulman vous parler
sans détour.

Les soudans qu'à genoux cet univers
contemple,

Leurs usages, leurs droits, ne sont
point mon exemple;

Je sais que notre loi, favorable aux
plaisirs,

Ouvre un champ sans limite à nos
vastes désirs;

Que je puis à mon gré, prodiguant
mes tendresses,

Recevoir à mes pieds l'encens de mes

maîtresses;

Et tranquille au sérail, dictant mes
volontés,

Gouverner mon pays du sein des
voluptés.

Mais la mollesse est douce, et sa
suite est cruelle;

Je vois autour de moi cent rois
vaincus par elle;

Je vois de Mahomet ces lâches
successeurs,

Ces califes tremblants dans leurs
tristes grandeurs,

Couchés sur les débris de l'autel et
du trône,

Sous un nom sans pouvoir languir
dans Babylone:

Eux qui seraient encore, ainsi que
leurs aïeux,
Maîtres du monde entier s'ils
l'avaient été d'eux.
Bouillon leur arracha Solyme et la
Syrie;
Mais bientôt, pour punir une secte
ennemie,
Dieu suscita le bras du puissant
Saladin;
Mon père, après sa mort, asservit le
Jourdain;
Et moi, faible héritier de sa grandeur
nouvelle,
Maître encore incertain d'un Etat qui
chancelle,
Je vois ces fiers chrétiens, de rapine

altérés,
Des bords de l'Occident vers nos
bords attirés;
Et lorsque la trompette et la voix de
la guerre
Du Nil au Pont-Euxin font retentir la
terre,
Je n'irai point, en proie à de lâches
amours,
Aux langueurs d'un sérail
abandonner mes jours.
J'atteste ici la gloire, et Zaïre, et ma
flamme,
De ne choisir que vous pour
maîtresse et pour femme,
De vivre votre ami, votre amant,
votre époux,

De partager mon coeur entre la
guerre et vous.

Ne croyez pas non plus que mon
honneur confie

La vertu d'une épouse à ces monstres
d'Asie,

Du sérail des soudans gardes
injurieux,

Et des plaisirs d'un maître esclaves
odieux.

Je sais vous estimer autant que je
vous aime,

Et sur votre vertu me fier à vous-
même.

Après un tel aveu, vous connaissez
mon coeur;

Vous sentez qu'en vous seule il a mis

son bonheur.

Vous comprenez assez quelle
amertume affreuse

Corromprait de mes jours la durée
odieuse,

Si vous ne receviez les dons que je
vous fais

Qu'avec ces sentiments que l'on doit
aux bienfaits.

Je vous aime, Zaïre, et j'attends de
votre âme

Un amour qui réponde à ma brûlante
flamme.

Je l'avouerai, mon coeur ne veut rien
qu'ardemment;

Je me croirais haï d'être aimé
faiblement.

De tous mes sentiments tel est le caractère.

Je veux avec excès vous aimer et vous plaire.

Si d'un égal amour votre coeur est épris,

Je viens vous épouser, mais c'est à ce seul prix;

Et du noeud de l'hymen l'étreinte dangereuse

Me rend infortuné s'il ne vous rend heureuse.

ZAIRE.

Vous, seigneur, malheureux! Ah! si votre grand coeur

A sur mes sentiments pu fonder son bonheur,

S'il dépend en effet de mes flammes
secrètes,
Quel mortel fut jamais plus heureux
que vous l'êtes!
Ces noms chers et sacrés, et d'amant,
et d'époux,
Ces noms nous sont communs: et j'ai
par-dessus vous
Ce plaisir si flatteur à ma tendresse
extrême,
De tenir tout, seigneur, du
bienfaiteur que j'aime;
De voir que ses bontés font seules
mes destins;
D'être l'ouvrage heureux de ses
augustes mains;
De révéler, d'aimer un héros que

j'admire.

Oui, si parmi les coeurs soumis à
votre empire

Vos yeux ont discerné les hommages
du mien,

Si votre auguste choix...



Scène III



ROSMANE, ZAIRE, FATIME,
CORASMIN.

CORASMIN.

Cet esclave

chrétien

Qui sur sa foi, seigneur, a passé dans
la France,

Revient au moment même, et
demande audience.

FATIME.

O ciel!

OROSMANE.

Il peut entrer. Pourquoi ne
vient-il pas?

CORASMIN.

Dans la première enceinte il arrête
ses pas.

Seigneur, je n'ai pas cru qu'aux
regards de son maître,

Dans ces augustes lieux un chrétien
pût paraître.

OROSMANE.

Qu'il paraisse. En tous lieux, sans
manquer de respect,
Chacun peut désormais jouir de mon
aspect.

Je vois avec mépris ces maximes
terribles
Qui font de tant de rois des tyrans
invisibles.



Scène IV



ROSMANE, ZAIRE, FATIME,
CORASMIN, NERESTAN.

NERESTAN.

Respectable ennemi qu'estiment les

chrétiens,
Je reviens dégager mes serments et
les tiens;
J'ai satisfait à tout; c'est à toi d'y
souscrire;
Je te fais apporter la rançon de
Zaïre,
Et celle de Fatime, et de dix
chevaliers,
Dans les murs de Solyme illustres
prisonniers.
Leur liberté par moi trop longtemps
retardée,
Quand je reparâitrais leur dut être
accordée:
Sultan, tiens ta parole; ils ne sont
plus à toi,

Et dès ce moment même ils sont
libres par moi.

Mais, grâce à mes soins, quand leur
chaîne est brisée,

A t'en payer le prix ma fortune
épuisée,

Je ne le cèle pas, m'ôte l'espoir
heureux

De faire ici pour moi ce que je fais
pour eux.

Une pauvreté noble est tout ce qui
me reste.

J'arrache des chrétiens à leur prison
funeste;

Je remplis mes serments, mon
honneur, mon devoir;

Il me suffit: je viens me mettre en ton

pouvoir;

Je me rends prisonnier, et demeure
en otage.

OROSMANE.

Chrétien, je suis content de ton noble
courage;

Mais ton orgueil ici se serait-il flatté
D'effacer Orosmane en générosité?

Reprends ta liberté, remporte tes
richesses,

A l'or de ces rançons joins mes justes
largesses:

Au lieu de dix chrétiens que je dus
t'accorder,

Je t'en veux donner cent; tu les peux
demander.

Qu'ils aillent sur tes pas apprendre à

ta patrie

Qu'il est quelques vertus au fond de
la Syrie;

Qu'ils jugent en partant qui méritait
le mieux,

Des Français ou de moi, l'empire de
ces lieux.

Mais parmi ces chrétiens que ma
bonté délivre,

Lusignan ne fut point réservé pour te
suivre:

De ceux qu'on peut te rendre il est
seul excepté;

Son nom serait suspect à mon
autorité:

Il est du sang français qui régnait à
Solyme;

On sait son droit au trône, et ce droit
est un crime:

Du destin qui fait tout, tel est l'arrêt
cruel;

Si j'eusse été vaincu, je serais
criminel.

Lusignan dans les fers finira sa
carrière,

Et jamais du soleil ne verra la
lumière.

Je le plains, mais pardonne à la
nécessité

Ce reste de vengeance et de sévérité.

Pour Zaïre, crois-moi, sans que ton
coeur s'offense,

Elle n'est pas d'un prix qui soit en ta
puissance;

Tes chevaliers français, et tous leurs
souverains,
S'uniraient vainement pour l'ôter de
mes mains;
Tu peux partir.

NERESTAN.

Qu'entends-je? Elle
naquit chrétienne.
J'ai pour la délivrer ta parole et la
sienne;
Et quant à Lusignan, ce vieillard
malheureux,
Pourrait-il?...

OROSMANE.

Je t'ai dit, chrétien, que je le
veux.

J'honore ta vertu; mais cette humeur
altière,
Se faisant estimer, commence à me
déplaire:

Sors, et que le soleil, levé sur mes
Etats,
Demain près du Jourdain ne te
retrouve pas.

(Nérestan sort.)

FATIME.

O Dieu, secourez-nous!

OROSMANE.

Et vous, allez,

Zaïre,

Prenez dans le sérail un souverain
empire;

Commandez en sultane, et je vais
ordonner

La pompe d'un hymen qui vous doit
couronner.



Scène V



ROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

Corasmin, que veut donc cet esclave infidèle?

Il soupirait... ses yeux se sont
tournés vers elle;
Les as-tu remarqués?

CORASMIN.

Que dites-vous,
seigneur?
De ce soupçon jaloux écoutez-vous
l'erreur?

OROSMANE.

Moi, jaloux! qu'à ce point ma fierté
s'avilisse!
Que j'éprouve l'horreur de ce
honteux supplice!
Moi, que je puisse aimer comme l'on
sait haïr?
Quiconque est soupçonneux invite à

le trahir.

Je vois à l'amour seul ma maîtresse
asservie;

Cher Corasmin, je l'aime avec
idolâtrie:

Mon amour est plus fort, plus grand
que mes bienfaits.

Je ne suis point jaloux... Si je l'étais
jamais...

Si mon coeur... Ah! chassons cette
importune idée:

D'un plaisir pur et doux mon âme est
possédée.

Va, fais tout préparer pour ces
moments heureux

Qui vont joindre ma vie à l'objet de
mes vœux.

Je vais donner une heure aux soins
de mon empire,
Et le reste du jour sera tout à Zaïre.



Partie 2



Scène I



ERESTAN, CHATILLON.

CHATILLON.

O brave Nérestan, chevalier
généreux,

Vous qui brisez les fers de tant de
malheureux,
Vous, sauveur des chrétiens, qu'un
Dieu sauveur envoie,
Paraissez, montrez-vous, goûtez la
douce joie
De voir nos compagnons pleurant à
vos genoux,
Baiser l'heureuse main qui nous
délivre tous.
Aux portes du sérail en foule ils vous
demandent;
Ne privez point leurs yeux du héros
qu'ils attendent,
Et qu'unis à jamais sous notre
bienfaiteur...

NERESTAN.

Illustre Chatillon, modérez cet honneur;

J'ai rempli d'un Français le devoir ordinaire:

J'ai fait ce qu'à ma place on vous aurait vu faire.

CHATILLON.

Sans doute; et tout chrétien, tout digne chevalier,

Pour sa religion se doit sacrifier;

Et la félicité des coeurs tels que les nôtres

Consiste à tout quitter pour le bonheur des autres.

Heureux, à qui le ciel a donné le pouvoir

De remplir comme vous un si noble

devoir!

Pour nous, tristes jouets du sort qui
nous opprime,

Nous, malheureux Français, esclaves
dans Solyme,

Oubliés dans les fers, où longtemps,
sans secours,

Le père d'Orosmane abandonna nos
jours,

Jamais nos yeux sans vous ne
reverraient la France.

NERESTAN.

Dieu s'est servi de moi, seigneur: sa
providence

De ce jeune Orosmane a fléchi la
rigueur.

Mais quel triste mélange altère ce

bonheur!

Que de ce fier soudan la clémence
odieuse

Répand sur ses bienfaits une
amertume affreuse!

Dieu me voit et m'entend; il sait si
dans mon coeur

J'avais d'autres projets que ceux de
sa grandeur.

Je faisais tout pour lui: j'espérais de
lui rendre

Une jeune beauté, qu'à l'âge le plus
tendre

Le cruel Noradin fit esclave avec
moi,

Lorsque les ennemis de notre
auguste foi,

Baignant de notre sang la Syrie
enivrée,

Surprirent Lusignan vaincu dans
Césarée.

Du sérail des sultans sauvé par des
chrétiens,

Remis depuis trois ans dans mes
premiers liens,

Renvoyé dans Paris sur ma seule
parole,

Seigneur, je me flattais, espérance
frivole!

De ramener Zaïre à cette heureuse
cour

Où Louis des vertus a fixé le séjour.

Déjà même la reine, à mon zèle
propice,

Lui tendait de son trône une main protectrice.

Enfin, lorsqu'elle touche au moment souhaité,

Qui la tirait du sein de la captivité,

On la retient... Que dis-je?... Ah!

Zaïre elle-même,

Oubliant les chrétiens pour ce soudan qui l'aime...

N'y pensons plus... Seigneur, un refus plus cruel

Vient m'accabler encor d'un déplaisir mortel;

Des chrétiens malheureux
l'espérance est trahie.

CHATILLON.

Je vous offre pour eux ma liberté, ma

vie;

Disposez-en, seigneur, elle vous appartient.

NERESTAN.

Seigneur, ce Lusignan, qu'à Solyme
on retient,

Ce dernier d'une race en héros si
féconde,

Ce guerrier dont la gloire avait
rempli le monde,

Ce héros malheureux, de Bouillon
descendu,

Aux soupirs des chrétiens ne sera
point rendu.

CHATILLON.

Seigneur, s'il est ainsi, votre faveur

est vaine

Quel indigne soldat voudrait briser
sa chaîne,

Alors que dans les fers son chef est
retenu?

Lusignan, comme à moi, ne vous est
pas connu.

Seigneur, remerciez le ciel, dont la
clémence

A pour votre bonheur placé votre
naissance

Longtemps après ces jours à jamais
détestés,

Après ces jours de sang et de
calamités,

Où je vis sous le joug de nos
barbares maîtres

Tomber ces murs sacrés conquis par
nos ancêtres.

Ciel! si vous aviez vu ce temple
abandonné,

Du Dieu que nous servons le
tombeau profané,

Nos pères, nos enfants, nos filles et
nos femmes,

Au pied de nos autels expirant dans
les flammes,

Et notre dernier roi, courbé du faix
des ans,

Massacré sans pitié sur ses fils
expirants!

Lusignan, le dernier de cette auguste
race,

Dans ces moments affreux ranimant

notre audace,
Au milieu des débris des temples
renversés,
Des vainqueurs, des vaincus, et des
morts entassés,
Terrible, et d'une main reprenant
cette épée,
Dans le sang infidèle à tout moment
trempée,
Et de l'autre à nos yeux montrant
avec fierté
De notre sainte foi le signe redouté,
Criant à haute voix: Français, soyez
fidèles...
Sans doute en ce moment, le
couvrant de ses ailes,
La vertu du Très Haut, qui nous

sauve aujourd'hui,
Aplanissait sa route, et marchait
devant lui;
Et des tristes chrétiens la foule
délivrée
Vint porter avec nous ses pas dans
Césarée.
Là, par nos chevaliers, d'une
commune voix,
Lusignan fut choisi pour nous
donner des lois.
O mon cher Nérestan! Dieu, qui nous
humilie,
N'a pas voulu sans doute, en cette
courte vie,
Nous accorder le prix qu'il doit à la
vertu;

Vainement pour son nom nous avons combattu.

Ressouvenir affreux, dont l'horreur me dévore!

Jérusalem en cendre, hélas! fumait encore,

Lorsque dans notre asile attaqués et trahis,

Et livrés par un Grec à nos fiers ennemis,

La flamme, dont brûla Sion désespérée,

S'étendit en fureur aux murs de Césarée:

Ce fut là le dernier de trente ans de revers;

Là, je vis Lusignan chargé d'indignes

fers:

Insensible à sa chute, et grand dans
ses misères,

Il n'était attendri que des maux de
ses frères.

Seigneur, depuis ce temps, ce père
des chrétiens,

Resserré loin de nous, blanchi dans
ses liens,

Gémit dans un cachot, privé de la
lumière,

Oublié de l'Asie et de l'Europe
entière.

Tel est son sort affreux: qui pourrait
aujourd'hui,

Quand il souffre pour nous, se voir
heureux sans lui?

NERESTAN.

Ce bonheur, il est vrai, serait d'un
coeur barbare.

Que je hais le destin qui de lui nous
sépare!

Que vers lui vos discours m'ont sans
peine entraîné!

Je connais ses malheurs, avec eux je
suis né;

Sans un trouble nouveau je n'ai pu
les entendre;

Votre prison, la sienne, et Césarée en
cendre,

Sont les premiers objets, sont les
premiers revers

Qui frappèrent mes yeux à peine
encore ouverts.

Je sortais du berceau; ces images
sanglantes

Dans vos tristes récits me sont encor
présentes.

Au milieu des chrétiens dans un
temple immolés,

Quelques enfants, seigneur, avec moi
rassemblés,

Arrachés par des mains de carnage
fumantes

Aux bras ensanglantés de nos mères
tremblantes,

Nous fûmes transportés dans ce
palais des rois,

Dans ce même sérail, seigneur, où je
vous vois.

Noradin m'éleva près de cette Zaïre,

Qui depuis... pardonnez si mon coeur
en soupire,
Qui depuis égarée en ce funeste lieu,
Pour un maître barbare abandonna
son Dieu.

CHATILLON.

Telle est des musulmans la funeste
prudence.

De leurs chrétiens captifs ils
séduisent l'enfance;

Et je bénis le ciel, propice à nos
desseins,

Qui dans vos premiers ans vous
sauva de leurs mains.

Mais, seigneur, après tout, cette
Zaïre même,

Qui renonce aux chrétiens pour le

soudan qui l'aime,
De son crédit au moins nous pourrait
secourir:

Qu'importe de quel bras Dieu daigne
se servir?

M'en croirez-vous? Le juste, aussi
bien que le sage,

Du crime et du malheur sait tirer
avantage.

Vous pourriez de Zaïre employer la
faveur

A fléchir Orosmane, à toucher son
grand coeur,

A nous rendre un héros que lui-
même a dû plaindre,

Que sans doute il admire, et qui n'est
plus à craindre.

NERESTAN.

Mais ce même héros, pour briser ses liens,

Voudra-t-il qu'on s'abaisse à ces honteux moyens?

Et quand il le voudrait, est-il en ma puissance

D'obtenir de Zaïre un moment d'audience?

Croyez-vous qu'Orosmane y daigne consentir?

Le sérail à ma voix pourra-t-il se rouvrir?

Quand je pourrais enfin paraître devant elle,

Que faut-il espérer d'une femme infidèle,

A qui mon seul aspect doit tenir lieu
d'affront,
Et qui lira sa honte écrite sur mon
front?

Seigneur, il est bien dur, pour un
coeur magnanime,
D'attendre des secours de ceux qu'on
mésestime
Leurs refus sont affreux, leurs
bienfaits font rougir.

CHATILLON.

Songez à Lusignan, songez à le
servir.

NERESTAN.

Eh bien!... Mais quels chemins
jusqu'à cette infidèle

Pourront... On vient à nous. Que vois-je! ô ciel! c'est elle.



Scène II



AIRE, CHATILLON, NERESTAN.

ZAIRE, à Nérestan.

C'est vous, digne Français, à qui je viens parler.

Le soudan le permet, cessez de vous
troubler;

Et rassurant mon coeur, qui tremble
à votre approche,

Chassez de vos regards la plainte et
le reproche.

Seigneur, nous nous craignons, nous
rougissons tous deux;

Je souhaite et je crains de rencontrer
vos yeux.

L'un à l'autre attachés depuis notre
naissance,

Une affreuse prison renferma notre
enfance;

Le sort nous accabla du poids des
mêmes fers,

Que la tendre amitié nous rendait

plus légers.

Il me fallut depuis gémir de votre absence;

Le ciel porta vos pas aux rives de la France:

Prisonnier dans Solyme, enfin je vous revis;

Un entretien plus libre alors m'était permis.

Esclave dans la foule, où j'étais confondue,

Aux regards du soudan je vivais inconnue:

Vous daignâtes bientôt, soit grandeur, soit pitié,

Soit plutôt digne effet d'une pure amitié,

Revoyant des Français le glorieux
empire,

Y chercher la rançon de la triste
Zaïre

Vous l'apportez: le ciel a trompé vos
bienfaits;

Loin de vous, dans Solyme, il
m'arrête à jamais.

Mais quoi que ma fortune ait d'éclat
et de charmes,

Je ne puis vous quitter sans répandre
des larmes.

Toujours de vos bontés je vais
m'entretenir,

Chérir de vos vertus le tendre
souvenir,

Comme vous, des humains soulager

la misère,
Protéger les chrétiens, leur tenir lieu
de mère;
Vous me les rendez chers, et ces
infortunés...

NERESTAN.

Vous, les protéger! vous, qui les
abandonnez!
Vous, qui des Lusignan foulant aux
pieds la cendre...

ZAIRE.

Je la viens honorer, seigneur, je viens
vous rendre
Le dernier de ce sang, votre amour,
votre espoir:
Oui, Lusignan est libre, et vous

l'allez revoir.

CHATILLON.

O ciel! nous reverrions notre appui,
notre père!

NERESTAN.

Les chrétiens vous devraient une tête
si chère!

ZAIRE.

J'avais sans espérance osé la
demander

Le généreux soudan veut bien nous
l'accorder:

On ramène en ces lieux.

NERESTAN.

Que mon âme
est émue!

ZAIRE.

Mes larmes, malgré moi, me
dérobent sa vue;
Ainsi que ce vieillard, j'ai languie
dans les fers;
Qui ne sait compatir aux maux qu'on
a soufferts!

NERESTAN.

Grand Dieu! que de vertu dans une
âme infidèle!



Scène III



AIRE, LUSIGNAN, CHATILLON,
NERESTAN,
PLUSIEURS
CHRETIENS.

ESCLAVES

LUSIGNAN.

Du séjour du trépas quelle voix me rappelle?

Suis-je avec des chrétiens?... Guidez mes pas tremblants.

Mes maux m'ont affaibli plus encor que mes ans.

(En s'asseyant.)

Suis-je libre en effet?

ZAIRE.

Oui, seigneur,
oui, vous l'êtes.

CHATILLON.

Vous vivez, vous calmez nos douleurs inquiètes.

Tous nos tristes chrétiens...

LUSIGNAN.

O jour! ô douce
voix!

Chatillon, c'est donc vous? c'est vous
que je revois!

Martyr, ainsi que moi, de la foi de
nos pères,

Le Dieu que nous servons finit-il nos
misères?

En quels lieux sommes-nous? Aidez
mes faibles yeux.

CHATILLON..

C'est ici le palais qu'ont bâti vos
aïeux;

Du fils de Noradin c'est le séjour

profane.

ZAIRE.

Le maître de ces lieux, le puissant
Orosmane,
Sait connaître, seigneur, et chérir la
vertu.

(En montrant Nérestan.)

Ce généreux Français, qui vous est
inconnu,
Par la gloire amené des rives de la
France,
Venait de dix chrétiens payer la
délivrance;
Le soudan, comme lui, gouverné par
l'honneur,
Croit, en vous délivrant, égaler son
grand coeur.

LUSIGNAN.

Des chevaliers français tel est le caractère;

Leur noblesse en tout temps me fut utile et chère.

Trop digne chevalier, quoi! vous passez les mers

Pour soulager nos maux, et pour briser nos fers?

Ah! parlez, à qui dois-je un service si rare?

NERESTAN.

Mon nom est Nérestan; le sort, longtemps barbare,

Qui dans les fers ici me mit presque en naissant,

Me fit quitter bientôt l'empire du
Croissant.

A la cour de Louis, guidé par mon
courage,

De la guerre sous lui j'ai fait
l'apprentissage;

Ma fortune et mon rang sont un don
de ce roi,

Si grand par sa valeur, et plus grand
par sa foi.

Je le suivis, seigneur, au bord de la
Charente,

Lorsque du fier Anglais la valeur
menaçante,

Cédant à nos efforts trop longtemps
captivés,

Satisfit en tombant aux lis qu'ils ont

bravés.

Venez, prince, et montrez au plus
grand des monarques

De vos fers glorieux les vénérables
marques;

Paris va révérer le martyr de la
croix,

Et la cour de Louis est l'asile des
rois.

LUSIGNAN.

Hélas! de cette cour j'ai vu jadis la
gloire.

Quand Philippe à Bovine enchaînait
la victoire,

Je combattais, seigneur, avec
Montmorenci,

Melun, d'Estaing, de Nesle, et ce

fameux Couci.

Mais à revoir Paris je ne dois plus
prétendre:

Vous voyez qu'au tombeau je suis
prêt à descendre:

Je vais au Roi des rois demander
aujourd'hui

Le prix de tous les maux que j'ai
soufferts pour lui.

Vous, généreux témoins de mon
heure dernière,

Tandis qu'il en est temps, écoutez ma
prière:

Nérestan, Chatillon, et vous... de qui
les pleurs

Dans ces moments si chers honorent
mes malheurs,

Madame, ayez pitié du plus
malheureux père,
Qui jamais ait du ciel éprouvé la
colère,
Qui répand devant vous des larmes
que le temps
Ne peut encor tarir dans mes yeux
expirants.
Une fille, trois fils, ma superbe
espérance,
Me furent arrachés dès leur plus
tendre enfance;
O mon cher Chatillon, tu dois t'en
souvenir!

CHATILLON.

De vos malheurs encor vous me
voyez frémir.

LUSIGNAN.

Prisonnier avec moi dans Césarée en
flamme,

Tes yeux virent périr mes deux fils et
ma femme.

CHATILLON.

Mon bras chargé de fers ne les put
secourir.

LUSIGNAN.

Hélas! et j'étais père, et je ne pus
mourir!

Veillez du haut des cieux, chers
enfants que j'implore,

Sur mes autres enfants, s'ils sont
vivants encore.

Mon dernier fils, ma fille, aux
chaînes réservés,
Par de barbares mains pour servir
conservés,
Loin d'un père accablé, furent portés
ensemble
Dans ce même sérail où le ciel nous
rassemble.

CHATILLON.

Il est vrai, dans l'horreur de ce péril
nouveau,
Je tenais votre fille à peine en son
berceau;
Ne pouvant la sauver, seigneur,
j'allais moi-même
Répandre sur son front l'eau sainte
du baptême,

Lorsque les Sarrasins, de carnage
fumants,
Revinrent l'arracher à mes bras tout
sanglants.

Votre plus jeune fils, à qui les
destinées
Avaient à peine encore accordé
quatre années,
Trop capable déjà de sentir son
malheur,
Fut dans Jérusalem conduit avec sa
soeur.

NERESTAN.

De quel ressouvenir mon âme est
déchirée!

A cet âge fatal j'étais dans Césarée;
Et tout couvert de sang, et chargé de

liens,

Je suivis en ces lieux la foule des chrétiens.

LUSIGNAN.

Vous... seigneur!... Ce sérail éleva votre enfance?...

(En les regardant.)

Hélas! de mes enfants auriez-vous connaissance?

Ils seraient de votre âge, et peut-être mes yeux...

Quel ornement, madame, étranger en ces lieux?

Depuis quand l'avez-vous?

ZAIRE.

Depuis que je respire.

Seigneur... eh quoi! d'où vient que
votre âme soupire?

(Elle lui donne la croix.)

LUSIGNAN.

Ah! daignez confier à mes
tremblantes mains...

ZAIRE.

De quel trouble nouveau tous mes
sens sont atteints!

(Il l'approche de sa bouche en
pleurant.)

Seigneur, que faites-vous?

LUSIGNAN.

O ciel! ô

Providence!

Mes yeux, ne trompez point ma
timide espérance;
Serait-il bien possible? oui, c'est
elle... je voi
Ce présent qu'une épouse avait reçu
de moi,
Et qui de mes enfants ornait toujours
la tête,
Lorsque de leur naissance on
célébrait la fête;
Je revois... je succombe à mon
saisissement.

ZAIRE.

Qu'entends-je? et quel soupçon
m'agite en ce moment?
Ah, seigneur!...

LUSIGNAN.

Dans l'espoir dont
j'entrevois les charmes,
Ne m'abandonnez pas, Dieu qui
voyez mes larmes!

Dieu mort sur cette croix, et qui revis
pour nous,
Parle, achève, ô mon Dieu! ce sont là
de tes coups.

Quoi! madame, en vos mains elle
était demeurée?

Quoi! tous les deux captifs, et pris
dans Césarée?

ZAIRE.

Oui, seigneur.

NERESTAN.

Se peut-il?

LUSIGNAN.

Leur parole,

leurs traits,

De leur mère en effet sont les vivants
portraits.

Oui, grand Dieu! tu le veux, tu
permets que je voie!...

Dieu, ranime mes sens trop faibles
pour ma joie!

Madame.,. Nérestan... soutiens-moi,
Chatillon...

Nérestan, si je dois vous nommer de
ce nom,

Avez-vous dans le sein la cicatrice
heureuse

Du fer dont à mes yeux une main

furieuse...

NERESTAN.

Oui, seigneur, il est vrai.

LUSIGNAN.

Dieu juste!

heureux moments!

NERESTAN, se jetant à genoux.

Ah, seigneur! ah, Zaïre!

LUSIGNAN.

Approchez, mes

enfants.

NERESTAN.

Moi, votre fils!

ZAIRE.

Seigneur!

LUSIGNAN.

Heureux jour

qui m'éclaire!

Ma fille, mon cher fils! embrassez
votre père.

CHATILLON.

Que d'un bonheur si grand mon
coeur se sent toucher!

LUSIGNAN.

De vos bras, mes enfants, je ne puis
m'arracher.

Je vous revois enfin, chère et triste
famille,

Mon fils, digne héritier... vous...
hélas! vous, ma fille!

Dissipez mes soupçons, ôtez-moi
cette horreur,

Ce trouble qui m'accable au comble
du bonheur.

Toi qui seul as conduit sa fortune et
la mienne,

Mon Dieu qui me la rends, me la
rends-tu chrétienne?

Tu pleures, malheureuse, et tu
baisses les yeux!

Tu te tais! je t'entends! ô crime! ô
justes cieux!

ZAIRE.

Je ne puis vous tromper; sous les lois
d'Orosmane... .

Punissez votre fille... elle était musulmane.

LUSIGNAN.

Que la foudre en éclats ne tombe que sur moi!

Ah! mon fils! à ces mots j'eusse expiré sans toi.

Mon Dieu! j'ai combattu soixante ans pour ta gloire;

J'ai vu tomber ton temple, et périr ta mémoire;

Dans un cachot affreux abandonné vingt ans,

Mes larmes t'imploreraient pour mes tristes enfants;

Et lorsque ma famille est par toi réunie,

Quand je trouve une fille, elle est ton ennemie!

Je suis bien malheureux... C'est ton père, c'est moi,

C'est ma seule prison qui t'a ravi ta foi.

Ma fille, tendre objet de mes dernières peines,

Songe au moins, songe au sang qui coule dans tes veines;

C'est le sang de vingt rois, tous chrétiens comme moi;

C'est le sang des héros, défenseurs de ma loi;

C'est le sang des martyrs... O fille encor trop chère!

Connais-tu ton destin? sais-tu quelle

est ta mère?

Sais-tu bien qu'à l'instant que son
flanc mit au jour

Ce triste et dernier fruit d'un
malheureux amour,

Je la vis massacrer par la main
forcenée,

Par la main des brigands à qui tu t'es
donnée!

Tes frères, ces martyrs égorgés à mes
yeux,

T'ouvrent leurs bras sanglants,
tendus du haut des cieux;

Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que
tu blasphèmes,

Pour toi, pour l'univers, est mort en
ces lieux mêmes;

En ces lieux où mon bras le servit
tant de fois,

En ces lieux où son sang te parle par
ma voix.

Vois ces murs, vois ce temple envahi
par tes maîtres;

Tout annonce le Dieu qu'ont vengé
tes ancêtres.

Tourne les yeux, sa tombe est près de
ce palais;

C'est ici la montagne où, lavant nos
forfaits,

Il voulut expirer sous les coups de
l'impie;

C'est là que de sa tombe il rappela sa
vie.

Tu ne saurais marcher dans cet

auguste lieu,

Tu n'y peux faire un pas, sans y
trouver ton Dieu;

Et tu n'y peux rester, sans renier ton
père,

Ton honneur qui te parle, et ton Dieu
qui t'éclaire.

Je te vois dans mes bras, et pleurer,
et frémir;

Sur ton front pâissant Dieu met le
repentir;

Je vois la vérité dans ton coeur
descendue;

Je retrouve ma fille après l'avoir
perdue;

Et je reprends ma gloire et ma
félicité

En dérochant mon sang à l'infidélité.

NERESTAN.

Je revois donc ma soeur!... Et son
âme...

ZAIRE.

Ah! mon père,
Cher auteur de mes jours, parlez, que
dois-je faire?

LUSIGNAN.

M'ôter, par un seul mot, ma honte et
mes ennuis,
Dire: Je suis chrétienne.

ZAIRE.

Oui...

seigneur... je le suis.

LUSIGNAN.

Dieu, reçois son aveu du sein de ton empire!



Scène IV



AIRE, LUSIGNAN, CHATILLON,
NERESTAN, CORASMIN.

CORASMIN.

Madame, le soudan m'ordonne de

vous dire

Qu'à l'instant de ces lieux il faut
vous retirer,

Et de ces vils chrétiens surtout vous
séparer.

Vous, Français, suivez-moi; de vous
je dois répondre.

CHATILLON.

Où sommes-nous, grand Dieu! Quel
coup vient nous confondre!

LUSIGNAN.

Notre courage, amis, doit ici
s'animer.

ZAIRE.

Hélas, seigneur!

LUSIGNAN.

O vous que je n'ose
nommer,
Jurez-moi de garder un secret si
funeste.

ZAIRE.

Je vous le jure.

LUSIGNAN.

Allez, le ciel fera le
reste.



Partie 3



Scène I



ROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

Vous étiez, Corasmin, trompé par
vos alarmes;

Non, Louis contre moi ne tourne
point ses armes;
Les Français sont lassés de chercher
désormais
Des climats que pour eux le destin
n'a point faits;
Ils n'abandonnent point leur fertile
patrie,
Pour languir aux déserts de l'aride
Arabie,
Et venir arroser de leur sang odieux
Ces palmes, que pour nous Dieu fait
croître en ces lieux.
Ils couvrent de vaisseaux la mer de la
Syrie.
Louis, des bords de Chypre,
épouvante l'Asie;

Mais j'apprends que ce roi s'éloigne
de nos ports;

De la féconde Egypte il menace les
bords;

J'en reçois à l'instant la première
nouvelle;

Contre les mamelucs son courage
l'appelle;

Il cherche Méledin, mon secret
ennemi;

Sur leurs divisions mon trône est
affermi.

Je ne crains plus enfin l'Egypte ni la
France.

Nos communs ennemis cimentent ma
puissance,

Et, prodiges d'un sang qu'ils

devraient ménager,
Prennent en s'immolant le soin de me
venger.

Relâche ces chrétiens, ami, je les
délivre;

Je veux plaire à leur maître, et leur
permets de vivre:

Je veux que sur la mer on les mène à
leur roi,

Que Louis me connaisse, et respecte
ma foi.

Mène-lui Lusignan; dis-lui que je lui
donne

Celui que la naissance allie à sa
couronne;

Celui que par deux fois mon père
avait vaincu,

Et qu'il tint enchaîné, tandis qu'il a vécu.

CORASMIN.

Son nom cher aux chrétiens...

OROSMANE.

Son nom n'est point à craindre.

CORASMIN.

Mais, seigneur, si Louis...

OROSMANE.

Il n'est plus temps de feindre,
Zaïre l'a voulu; c'est assez: et mon
coeur,

En donnant Lusignan, le donne à
mon vainqueur.

Louis est peu pour moi; je fais tout
pour Zaïre;

Nul autre sur mon coeur n'aurait pris
cet empire.

Je viens de l'affliger, c'est à moi
d'adoucir

Le déplaisir mortel qu'elle a dû
ressentir

Quand, sur les faux avis des desseins
de la France,

J'ai fait à ces chrétiens un peu de
violence.

Que dis-je? ces moments, perdus
dans mon conseil,

Ont de ce grand hymen suspendu

l'appareil:

D'une heure encore, ami, mon
bonheur se diffère;

Mais j'emploierai du moins ce temps
à lui complaire.

Zaïre ici demande un secret entretien
Avec ce Nérestan, ce généreux
chrétien...

CORASMIN.

Et vous avez, seigneur, encor cette
indulgence?

OROSMANE.

Ils ont été tous deux esclaves dans
l'enfance;

Ils ont porté mes fers, ils ne se
verront plus;

Zaïre enfin de moi n'aura point un refus.

Je ne m'en défends point; je foule aux pieds pour elle

Des rigueurs du sérail la contrainte cruelle.

J'ai méprisé ces lois dont l'âpre austérité

Fait d'une vertu triste une nécessité.

Je ne suis point formé du sang asiatique:

Né parmi les rochers, au sein de la Taurique,

Des Scythes mes aïeux je garde la fierté,

Leurs moeurs, leurs passions, leur générosité:

Je consens qu'en partant Nérestan la
revoie;

Je veux que tous les coeurs soient
heureux de ma joie.

Après ce peu d'instants, volés à mon
amour,

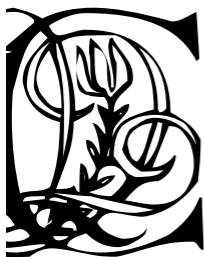
Tous ses moments, ami, sont à moi
sans retour.

Va, ce chrétien attend, et tu peux
l'introduire.

Presse son entretien, obéis à Zaïre.



Scène II



ORASMIN, NERESTAN.

CORASMIN.

En ces lieux, un moment,
tu peux encor rester.

Zaïre à tes regards
viendra se présenter.



Scène III



ERESTAN.

En quel état, ô ciel! en
quels lieux je la laisse!

O ma religion! ô mon
père! ô tendresse!

Mais je la vois.



Scène IV



AIRE, NERESTAN.

NERESTAN.

Ma soeur, je
puis donc vous parler;
Ah! dans quel temps le
ciel nous voulut
rassembler!
Vous ne reverrez plus un trop
malheureux père.

ZAIRE.

Dieu! Lusignan?...

NERESTAN.

Il touche à son heure
dernière.

Sa joie, en nous voyant, par de trop
grands efforts,

De ses sens affaiblis a rompu les
ressorts;

Et cette émotion dont son âme est
remplie,

A bientôt épuisé les sources de sa
vie.

Mais, pour comble d'horreurs, à ces
derniers moments,

Il doute de sa fille et de ses

sentiments;

Il meurt dans l'amertume, et son âme
incertaine

Demande en soupirant si vous êtes
chrétienne.

ZAIRE.

Quoi! je suis votre soeur, et vous
pouvez penser

Qu'à mon sang, à ma loi, j'aie ici
renoncer?

NERESTAN.

Ah! ma soeur, cette loi n'est pas la
vôtre encore;

Le jour qui vous éclaire est pour
vous à l'aurore;

Vous n'avez point reçu ce gage

précieux

Qui nous lave du crime, et nous
ouvre les cieux.

Jurez par nos malheurs, et par votre
famille,

Par ces martyrs sacrés de qui vous
êtes fille,

Que vous voulez ici recevoir
aujourd'hui

Le sceau du Dieu vivant qui nous
attache à lui.

ZAIRE.

Oui, je jure en vos mains, par ce Dieu
que j'adore,

Par sa loi que je cherche, et que mon
coeur ignore,

De vivre désormais sous cette sainte

loi...

Mais, mon cher frère... hélas! que veut-elle de moi?

Que faut-il?

NERESTAN.

Détester l'empire de vos maîtres,

Servir, aimer ce Dieu qu'ont aimé nos ancêtres,

Qui, né près de ces murs, est mort ici pour nous,

Qui nous a rassemblés, qui m'a conduit vers vous.

Est-ce à moi d'en parler? Moins instruit que fidèle,

Je ne suis qu'un soldat, et je n'ai que du zèle.

Un pontife sacré viendra jusqu'en ces lieux

Vous apporter la vie, et dessiller vos yeux.

Songez à vos serments, et que l'eau du baptême

Ne vous apporte point la mort et l'anathème.

Obtenez qu'avec lui je puisse revenir.

Mais à quel titre, ô ciel! faut-il donc l'obtenir?

A qui le demander dans ce sérail profane?...

Vous, le sang de vingt rois, esclave d'Orosmane!

Parente de Louis, fille de Lusignan!

Vous chrétienne, et ma soeur, esclave
d'un soudan!

Vous m'entendez... je n'ose en dire
davantage:

Dieu, nous réserviez-vous à ce
dernier outrage?

ZAIRE.

Ah! cruel, poursuivez, vous ne
connaissez pas

Mon secret, mes tourments, mes
voeux, mes attentats.

Mon frère, ayez pitié d'une soeur
égarée,

Qui brûle, qui gémit, qui meurt
désespérée.

Je suis chrétienne, hélas!... j'attends
avec ardeur

Cette eau sainte, cette eau qui peut
guérir mon coeur.

Non, je ne serai point indigne de mon
frère,

De mes aïeux, de moi, de mon
malheureux père.

Mais parlez à Zaïre, et ne lui cachez
rien;

Dites... quelle est la loi de l'empire
chrétien?...

Quel est le châtiment pour une
infortunée

Qui, loin de ses parents, aux fers
abandonnée,

Trouvant chez un barbare un
généreux appui,

Aurait touché son âme, et s'unirait à

lui?

NERESTAN.

O ciel! que dites-vous? Ah! la mort la plus prompte
Devrait...

ZAIRE.

C'en est assez; frappe, et préviens la honte.

NERESTAN.

Qui? vous? ma soeur!

ZAIRE.

C'est moi que je viens d'accuser.
Orosmane m'adore,... et j'allais

l'épouser.

NERESTAN.

L'épouser! est-il vrai, ma soeur? est-ce vous-même?

Vous, la fille des rois?

ZAIRE.

Frappe, dis-je; je

l'aime.

NERESTAN.

Opprobre malheureux du sang dont vous sortez,

Vous demandez la mort, et vous la méritez:

Et si je n'écoutais que ta honte et ma gloire,

L'honneur de ma maison, mon père,
sa mémoire;
Si la loi de ton Dieu, que tu ne
connais pas,
Si ma religion ne retenait mon bras,
J'irais dans ce palais, j'irais, au
moment même,
Immoler de ce fer un barbare qui
t'aime,
De son indigne flanc le plonger dans
le tien,
Et ne l'en retirer que pour percer le
mien.
Ciel! tandis que Louis, l'exemple de
la terre,
Au Nil épouvanté ne va porter la
guerre

Que pour venir bientôt, frappant des
coups plus sûrs,
Délivrer ton Dieu même, et lui rendre
ces murs:

Zaïre, cependant, ma soeur, son
alliée,

Au tyran d'un sérail par l'hymen est
liée!

Et je vais donc apprendre à Lusignan
trahi!

Qu'un Tartare est le Dieu que sa fille
a choisi!

Dans ce moment affreux, hélas! ton
père expire,

En demandant à Dieu le salut de
Zaïre.

ZAIRE.

Arrête, mon cher frère... arrête,
connais-moi;

Peut-être que Zaïre est digne encor
de toi.

Mon frère, épargne-moi cet horrible
langage;

Ton courroux, ton reproche est un
plus grand outrage,

Plus sensible pour moi, plus dur que
ce trépas

Que je te demandais, et que je
n'obtiens pas.

L'état où tu me vois accable ton
courage;

Tu souffres, je le vois; je souffre
davantage.

Je voudrais que du ciel le barbare

secours

De mon sang, dans mon coeur, eût
arrêté le cours,

Le jour qu'empoisonné d'une flamme
profane,

Ce pur sang des chrétiens brûla pour
Orosmane,

Le jour que de ta soeur Orosmane
charmé...

Pardonnez-moi, chrétiens; qui ne
l'aurait aimé!

Il faisait tout pour moi; son coeur
m'avait choisie;

Je voyais sa fierté pour moi seule
adoucie.

C'est lui qui des chrétiens a ranimé
l'espoir;

C'est à lui que je dois le bonheur de
te voir:

Pardonne; ton courroux, mon père,
ma tendresse,

Mes serments, mon devoir, mes
remords, ma faiblesse,

Me servent de supplice, et ta soeur en
ce jour

Meurt de son repentir plus que de
son amour.

NERESTAN.

Je te blâme, et te plains; crois-moi, la
Providence

Ne te laissera point périr sans
innocence:

Je te pardonne, hélas! ces combats
odieux;

Dieu ne t'a point prêté son bras
victorieux.

Ce bras, qui rend la force aux plus
faibles courages,

Soutiendra ce roseau plié par les
orages.

Il ne souffrira pas qu'à son culte
engagé,

Entre un barbare et lui ton coeur soit
partagé.

Le baptême éteindra ces feux dont il
soupire,

Et tu vivras fidèle, ou périras
martyre.

Achève donc ici ton serment
commencé

Achève, et dans l'horreur dont ton

coeur est pressé,
Promets au roi Louis, à l'Europe, à
ton père,
Au Dieu qui déjà parle à ce coeur si
sincère,
De ne point accomplir cet hymen
odieux
Avant que le pontife ait éclairé tes
yeux,
Avant qu'en ma présence il te fasse
chrétienne,
Et que Dieu par ses mains t'adopte et
te soutienne.
Le promets-tu, Zaïre?...

ZAIRE.

Oui, je te le
promets:

Rends-moi chrétienne et libre; à tout
je me sou mets.

Va, d'un père expirant va fermer la
paupière;

Va, je voudrais te suivre, et mourir la
première.

NERESTAN.

Je pars; adieu, ma soeur, adieu:
puisque mes vœux

Ne peuvent t'arracher à ce palais
honteux,

Je reviendrai bientôt par un heureux
baptême

T'arracher aux enfers, et te rendre à
toi-même.



Scène V



AIRE.

Me voilà seule, ô Dieu!
que vais-je devenir?

Dieu, commande à mon
coeur de ne te point
trahir!

Hélas! suis-je en effet Française, ou
Musulmane?

Fille de Lusignan, ou femme
d'Orosmane?

Suis-je amante, ou chrétienne? O
serments que j'ai faits!

Mon père, mon pays, vous serez
satisfaits!

Fatime ne vient point. Quoi! dans ce
trouble extrême,

L'univers m'abandonne! on me laisse
à moi-même!

Mon coeur peut-il porter, seul et
privé d'appui,

Le fardeau des devoirs qu'on
m'impose aujourd'hui?

A ta loi, Dieu puissant! oui, mon âme
est rendue;

Mais fais que mon amant s'éloigne
de ma vue.

Cher amant! ce matin l'aurais-je pu

prévoir,
Que je dusse aujourd'hui redouter de
te voir?
Moi qui, de tant de feux justement
possédée,
N'avais d'autre bonheur, d'autre
soin, d'autre idée,
Que de t'entretenir, d'écouter ton
amour,
Te voir, te souhaiter, attendre ton
retour!
Hélas! et je t'adore, et t'aimer est un
crime!



Scène VI



AIRE, OROSMANE.

OROSMANE.

Paraissez, tout est prêt, et
l'ardeur qui m'anime
Ne souffre plus, madame,
aucun retardement;

Les flambeaux de l'hymen brillent
pour votre amant:

Les parfums de l'encens remplissent
la mosquée;

Du dieu de Mahomet la puissance
invoquée

Confirme mes serments et préside à
mes feux.

Mon peuple prosterné pour vous
offre ses vœux:

Tout tombe à vos genoux; vos
superbes rivales,

Qui disputaient mon cœur, et
marchaient vos égales,

Heureuses de vous suivre et de vous
obéir,

Devant vos volontés vont apprendre
à fléchir.

Le trône, les festins, et la cérémonie,
Tout est prêt: commencez le bonheur
de ma vie.

ZAIRE.

Où suis-je, malheureuse? ô
tendresse! ô douleur!

OROSMANE.

Venez.

ZAIRE.

Où me cacher?

OROSMANE.

Que dites-vous?

ZAIRE.

Seigneur!

OROSMANE.

Donnez-moi votre main; daignez,
belle Zaïre...

ZAIRE.

Dieu de mon père, hélas! que
pourrai-je lui dire?

OROSMANE.

Que j'aime à triompher de ce tendre
embarras!

Qu'il redouble ma flamme et mon
bonheur!

ZAIRE.

Hélas!

OROSMANE.

Ce trouble à mes désirs vous rend
encor plus chère;

D'une vertu modeste il est le
caractère.

Digne et charmant objet de ma
constante foi,
Venez, ne tardez plus.

ZAIRE.

Fatime,

soutiens-moi...

Seigneur...

OROSMANE.

O ciel! eh quoi!

ZAIRE.

Seigneur, cet

hyménée

Était un bien suprême à mon âme
étonnée.

Je n'ai point recherché le trône et la
grandeur.

Qu'un sentiment plus juste occupait
tout mon coeur!

Hélas! j'aurais voulu qu'à vos vertus
unie,

Et méprisant pour vous les trônes de
l'Asie,

Seule et dans un désert, auprès de
mon époux,

J'eusse pu sous mes pieds les fouler
avec vous.

Mais... seigneur... ces chrétiens...

OROSMANE.

Ces

chrétiens... Quoi! madame,
Qu'auraient donc de commun cette
secte et ma flamme!

ZAIRE.

Lusignan, ce vieillard accablé de
douleurs,
Termine en ces moments sa vie et ses
malheurs.

OROSMANE.

Eh bien quel intérêt si puissant et si
tendre

A ce vieillard chrétien votre coeur
peut-il prendre?

Vous n'êtes point chrétienne; élevée
en ces lieux,

Vous suivez dès longtemps la foi de
mes aïeux.

Un vieillard qui succombe au poids
de ses années

Peut-il troubler ici vos belles
destinées?

Cette aimable pitié, qu'il s'attire de
vous,

Doit se perdre avec moi dans des
moments si doux.

ZAIRE.

Seigneur, si vous m'aimez, si je vous
étais chère...

OROSMANE.

Si vous l'êtes, ah! Dieu!

ZAIRE.

Souffrez que
l'on diffère...

Permettez que ces noeuds, par vos
mains assemblés...

OROSMANE.

Que dites-vous? ô ciel! est-ce vous
qui parlez?

Zaïre!

ZAIRE.

Je ne puis soutenir sa colère.

OROSMANE.

Zaïre!

ZAIRE.

Il m'est affreux, seigneur, de
vous déplaire;
Excusez ma douleur... Non, j'oublie à
la fois
Et tout ce que je suis, et tout ce que
je dois.
Je ne puis soutenir cet aspect qui me
tue.
Je ne puis... Ah! souffrez que loin de
votre vue,
Seigneur, j'aie caché mes larmes,
mes ennuis,
Mes vœux, mon désespoir, et
l'horreur où je suis.
(Elle sort.)



Scène VII



ROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

Je demeure immobile, et ma langue
glacée

Se refuse aux transports de mon âme
offensée.

Est-ce à moi que l'on parle? Ai-je
bien entendu?

Est-ce moi qu'elle fuit? O ciel! et
qu'ai-je vu?

Corasmin, quel est donc ce
changement extrême?

Je la laisse échapper! je m'ignore
moi-même.

CORASMIN.

Vous seul causez son trouble, et vous
vous en plaignez!

Vous accusez, seigneur, un coeur où
vous réglez!

OROSMANE.

Mais pourquoi donc ces pleurs, ces
regrets, cette fuite,
Cette douleur si sombre en ses
regards écrite?

Si c'était ce Français!... quel
soupçon! quelle horreur!

Quelle lumière affreuse a passé dans
mon coeur!

Hélas! je repoussais ma juste
défiance

Un barbare, un esclave aurait cette
insolence!

Cher ami, je verrais un coeur comme
le mien

Réduit à redouter un esclave
chrétien!

Mais, parle; tu pouvais observer son

visage,
Tu pouvais de ses yeux entendre le
langage;
Ne me déguise rien, mes feux sont-ils
trahis?
Apprends-moi mon malheur... Tu
trembles... tu frémis.
C'en est assez.

CORASMIN.

Je crains d'irriter vos
alarmes.
Il est vrai que ses yeux ont versé
quelques larmes;
Mais, seigneur, après tout, je n'ai
rien observé
Qui doive...

OROSMANE.

A cet affront je serais réservé!

Non, si Zaïre, ami, m'avait fait cette offense,

Elle eût avec plus d'art trompé ma confiance.

Le déplaisir secret de son coeur agité,

Si ce coeur est perfide, aurait-il éclaté?

Ecoute, garde-toi de soupçonner Zaïre.

Mais, dis-tu, ce Français gémit, pleure, soupire:

Que m'importe après tout le sujet de ses pleurs?

Qui sait si l'amour même entre dans

ses douleurs?

Et qu'ai-je à redouter d'un esclave infidèle,

Qui demain pour jamais se va séparer d'elle?

CORASMIN.

N'avez-vous pas, seigneur, permis, malgré nos lois,

Qu'il jouît de sa vue une seconde fois?

Qu'il revînt en ces lieux?

OROSMANE.

Qu'il revînt, lui, ce traître?

Qu'aux yeux de ma maîtresse il osât reparaître?

Oui, je le lui rendrais, mais mourant,
mais puni,
Mais versant à ses yeux le sang qui
m'a trahi;
Déchiré devant elle; et ma main
dégouttante
Confondrait dans son sang le sang de
son amante...
Excuse les transports de ce coeur
offensé;
Il est né violent, il aime, il est blessé.
Je connais mes fureurs, et je crains
ma faiblesse;
A des troubles honteux je sens que je
m'abaisse.
Non, c'est trop sur Zaïre arrêter un
soupçon;

Non, son coeur n'est point fait pour
une trahison.

Mais ne crois pas non plus que le
mien s'avilisse

A souffrir des rigueurs, à gémir d'un
caprice,

A me plaindre, à reprendre, à
redonner ma foi;

Les éclaircissements sont indignes
de moi.

Il vaut mieux sur mes sens reprendre
un juste empire;

Il vaut mieux oublier jusqu'au nom
de Zaïre.

Allons, que le sérail soit fermé pour
jamais;

Que la terreur habite aux portes du

palais;

Que tout ressente ici le frein de
l'esclavage.

Des rois de l'Orient suivons l'antique
usage.

On peut, pour son esclave oubliant
sa fierté,

Laisser tomber sur elle un regard de
bonté;

Mais il est trop honteux de craindre
une maîtresse;

Aux moeurs de l'Occident laissons
cette bassesse.

Ce sexe dangereux, qui veut tout
asservir,

S'il règne dans l'Europe, ici doit
obéir.



Partie 4



Scène I



AIRE, FATIME.

FATIME.

Que je vous plains,
madame, et que je vous
admire!

C'est le Dieu des
chrétiens, c'est Dieu qui vous
inspire;

Il donnera la force à vos bras
languissants

De briser des liens si chers et si puissants.

ZAIRE.

Eh! pourrais-je achever ce fatal sacrifice?

FATIME.

Vous demandez sa grâce, il vous doit sa justice:

De votre coeur docile il doit prendre le soin.

ZAIRE.

Jamais de son appui je n'eus tant de besoin.

FATIME.

Si vous ne voyez plus votre auguste
famille,
Le Dieu que vous servez vous adopte
pour fille;
Vous êtes dans ses bras, il parle à
votre coeur;
Et quand ce saint pontife, organe du
Seigneur,
Ne pourrait aborder dans ce palais
profane...

ZAIRE.

Ah! j'ai porté la mort dans le sein
d'Orosmane.

J'ai pu désespérer le coeur de mon
amant!

Quel outrage, Fatime, et quel affreux
moment!

Mon Dieu, vous l'ordonnez!... j'eusse
été trop heureuse.

FATIME.

Quoi! regretter encor cette chaîne
honteuse!

Hasarder la victoire, ayant tant
combattu!

ZAIRE.

Victoire infortunée! inhumaine
vertu!

Non, tu ne connais pas ce que je
sacrifie.

Cet amour si puissant, ce charme de
ma vie,

Dont j'espérais, hélas! tant de
félicité,

Dans toute son ardeur n'avait point éclaté.

Fatime, j'offre à Dieu mes blessures cruelles,

Je mouille devant lui de larmes criminelles

Ces lieux où tu m'as dit qu'il choisit son séjour;

Je lui crie en pleurant: Ote-moi mon amour,

Arrache-moi mes vœux, remplis-moi de toi-même;

Mais, Fatime, à l'instant les traits de ce que j'aime,

Ces traits chers et charmants, que toujours je revois,

Se montrent dans mon âme entre le

ciel et moi.

Eh bien! race des rois, dont le ciel me
fit naître,

Père, mère, chrétiens, vous mon
Dieu, vous mon maître,

Vous qui de mon amant me privez
aujourd'hui,

Terminez donc mes jours, qui ne sont
plus pour lui!

Que j'expire innocente, et qu'une
main si chère

De ces yeux qu'il aimait ferme au
moins la paupière!

Ah! que fait Orosmane? Il ne
s'informe pas

Si j'attends loin de lui la vie ou le
trépas;

Il me fuit, il me laisse, et je n'y peux survivre.

FATIME.

Quoi! vous! fille des rois, que vous prétendez suivre,
Vous, dans les bras d'un Dieu, votre éternel appui...

ZAIRE.

Eh! pourquoi mon amant n'est-il pas né pour lui?

Orosmane est-il fait pour être sa victime?

Dieu pourrait-il haïr un coeur si magnanime?

Généreux, bienfaisant, juste, plein de vertus;

S'il était né chrétien, que serait-il de plus?

Et plutôt à Dieu du moins que ce saint interprète,

Ce ministre sacré que mon âme souhaite,

Du trouble où tu me vois vînt bientôt me tirer!

Je ne sais, mais enfin j'ose encore espérer

Que ce Dieu, dont cent fois on m'a peint la clémence,

Ne réproverait point une telle alliance:

Peut-être, de Zaïre en secret adoré,
Il pardonne aux combats de ce coeur déchiré;

Peut-être, en me laissant au trône de
Syrie,

Il soutiendrait par moi les chrétiens
de l'Asie.

Fatime, tu le sais, ce puissant
Saladin,

Qui ravit à mon sang l'empire du
Jourdain,

Qui fit comme Orosmane admirer sa
clémence,

Au sein d'une chrétienne il avait pris
naissance.

FATIME.

Ah! ne voyez-vous pas que pour vous
consoler...

ZAIRE.

Laisse-moi; je vois tout; je meurs
sans m'aveugler:

Je vois que mon pays, mon sang, tout
me condamne;

Que je suis Lusignan, que j'adore
Orosmane;

Que mes vœux, que mes jours à ses
jours sont liés.

Je voudrais quelquefois me jeter à
ses pieds,

De tout ce que je suis faire un aveu
sincère.

FATIME.

Songez que cet aveu peut perdre
votre frère,

Expose les chrétiens, qui n'ont que
vous d'appui,

Et va trahir le Dieu qui vous rappelle
à lui.

ZAIRE.

Ah! si tu connaissais le grand coeur
d'Orosmane!

FATIME.

Il est le protecteur de la loi
musulmane,

Et plus il vous adore, et moins il peut
souffrir

Qu'on vous ose annoncer un Dieu
qu'il doit haïr.

Le pontife à vos yeux en secret va se
rendre,

Et vous avez promis...

ZAIRE.

Eh bien! il faut
l'attendre.

J'ai promis, j'ai juré de garder ce
secret:

Hélas! qu'à mon amant je le tais à
regret!

Et pour comble d'horreur je ne suis
plus aimée.



Scène II



ROSMANE, ZAIRE.

O ROSMANE.

Madame, il fut un temps
où mon âme charmée,
Ecoutant sans rougir des
sentiments trop chers,
Se fit une vertu de languir dans vos
fers.

Je croyais être aimé, madame, et
votre maître,

Soupirant à vos pieds, devait
s'attendre à l'être:

Vous ne m'entendrez point, amant
faible et jaloux,

En reproches honteux éclater contre
vous;

Cruellement blessé, mais trop fier
pour me plaindre,

Trop généreux, trop grand pour
m'abaisser à feindre,

Je viens vous déclarer que le plus
froid mépris

De vos caprices vains sera le digne
prix.

Ne vous préparez point à tromper ma
tendresse,

A chercher des raisons dont la

flatteuse adresse,
A mes yeux éblouis colorant vos
refus,
Vous ramène un amant qui ne vous
connaît plus,
Et qui, craignant surtout qu'à rougir
on l'expose,
D'un refus outrageant veut ignorer la
cause.

Madame, c'en est fait, une autre va
monter
Au rang que mon amour vous
daignait présenter;
Une autre aura des yeux, et va du
moins connaître
De quel prix mon amour et ma main
devaient être.

Il pourra m'en coûter, mais mon
coeur s'y résout.

Apprenez qu'Orosmane est capable
de tout;

Que j'aime mieux vous perdre, et,
loin de votre vue,

Mourir désespéré de vous avoir
perdue,

Que de vous posséder, s'il faut qu'à
votre foi

Il en coûte un soupir qui ne soit pas
pour moi.

Allez, mes yeux jamais ne reverront
vos charmes.

ZAIRE.

Tu m'as donc tout ravi, Dieu témoin
de mes larmes!

Tu veux commander seul à mes sens
éperdus...

Eh bien! puisqu'il est vrai que vous
ne m'aimez plus,

Seigneur...

OROSMANE.

Il est trop vrai que l'honneur
me l'ordonne,

Que je vous adorai, que je vous
abandonne,

Que je renonce à vous, que vous le
désirez,

Que sous une autre loi... Zaïre, vous
pleurez?

ZAIRE.

Ah! seigneur! ah! du moins, gardez

de jamais croire

Que du rang d'un soudan je regrette
la gloire;

Je sais qu'il faut vous perdre, et mon
sort l'a voulu:

Mais, seigneur, mais mon coeur ne
vous est pas connu.

Me punisse à jamais ce ciel qui me
condamne,

Si je regrette rien que le coeur
d'Orosmane!

OROSMANE.

Zaïre, vous m'aimez!

ZAIRE.

Dieu! si je l'aime,
hélas!

OROSMANE.

Quel caprice étonnant, que je ne
conçois pas!

Vous m'aimez! Eh! pourquoi vous
forcez-vous, cruelle,

A déchirer le coeur d'un amant si
fidèle?

Je me connaissais mal; oui, dans
mon désespoir,

J'avais cru sur moi-même avoir plus
de pouvoir.

Va, mon coeur est bien loin d'un
pouvoir si funeste.

Zaïre, que jamais la vengeance
céleste

Ne donne à ton amant, enchaîné sous
ta loi,

La force d'oublier l'amour qu'il a
pour toi!

Qui? moi? que sur mon trône une
autre fût placée!

Non, je n'en eus jamais la fatale
pensée.

Pardonne à mon courroux, à mes
sens interdits,

Ces dédains affectés, et si bien
démentis;

C'est le seul déplaisir que jamais,
dans ta vie,

Le ciel aura voulu que ta tendresse
essuie.

Je t'aimerai toujours... Mais d'où
vient que ton coeur

En partageant mes feux, différait

mon bonheur?

Parle. Etait-ce un caprice? est-ce
crainte d'un maître,

D'un soudan, qui pour toi veut
renoncer à l'être?

Serait-ce un artifice? épargne-toi ce
soin;

L'art n'est pas fait pour toi, tu n'en
as pas besoin

Qu'il ne souille jamais le saint noeud
qui nous lie!

L'art le plus innocent tient de la
perfidie.

Je n'en connus jamais; et mes sens
déchirés,

Pleins d'un amour si vrai...

ZAIRE.

Vous me

désespérez.

Vous m'êtes cher, sans doute, et ma
tendresse extrême

Est le comble des maux pour ce coeur
qui vous aime.

OROSMANE.

O ciel! expliquez-vous. Quoi!
toujours me troubler?

Se peut-il?...

ZAIRE.

Dieu puissant, que ne
puis-je parler!

OROSMANE.

Quel étrange secret me cachez-vous,

Zaïre?

Est-il quelque chrétien qui contre
moi conspire?

Me trahit-on? parlez.

ZAIRE.

Eh! peut-on vous
trahir?

Seigneur, entre eux et vous vous me
verriez courir:

On ne vous trahit point, pour vous
rien n'est à craindre;

Mon malheur est pour moi, je suis la
seule à plaindre.

OROSMANE.

Vous, à plaindre! grand Dieu!

ZAIRE.

Souffrez

qu'à vos genoux

Je demande en tremblant une grâce
de vous.

OROSMANE.

Une grâce! ordonnez, et demandez
ma vie.

ZAIRE.

Plût au ciel qu'à vos jours la mienne
fût unie!

Orosmane... Seigneur... permettez
qu'aujourd'hui,
Seule, loin de vous-même, et toute à
mon ennui,

D'un oeil plus recueilli contemplant
ma fortune,
Je cache à votre oreille une plainte
importune...

Demain, tous mes secrets vous
seront révélés.

OROSMANE.

De quelle inquiétude, ô ciel! vous
m'accablez:
Pouvez-vous?...

ZAIRE.

Si pour moi l'amour
vous parle encore,
Ne me refusez pas la grâce que
j'implore.

OROSMANE

Eh bien! il faut vouloir tout ce que vous voulez;

J'y consens; il en coûte à mes sens désolés.

Allez, souvenez-vous que je vous sacrifie

Les moments les plus beaux, les plus chers de ma vie.

ZAIRE.

En me parlant ainsi, vous me percez le coeur.

OROSMANE.

Eh bien! vous me quittez, Zaïre?

ZAIRE.

Hélas!

seigneur.



Scène III



ROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

Ah! c'est trop tôt chercher ce
solitaire asile,

C'est trop tôt abuser de ma bonté
facile;

Et plus j'y pense, ami, moins je puis
concevoir

Le sujet si caché de tant de
désespoir.

Quoi donc! par ma tendresse élevée à
l'empire,

Dans le sein du bonheur que son âme
désire,

Près d'un amant qu'elle aime, et qui
brûle à ses pieds,

Ses yeux, remplis d'amour, de larmes
sont noyés!

Je suis bien indigné de voir tant de
caprices:

Mais moi-même, après tout, eus-je

moins d'injustices?

Ai-je été moins coupable à ses yeux
offensés?

Est-ce à moi de me plaindre? on
m'aime, c'est assez.

Il me faut expier, par un peu
d'indulgence,

De mes transports jaloux l'injurieuse
offense.

Je me rends: je le vois, son coeur est
sans détours;

La nature naïve anime ses discours.

Elle est dans l'âge heureux où règne
l'innocence;

A sa sincérité je dois ma confiance.

Elle m'aime sans doute; oui, j'ai lu
devant toi,

Dans ses yeux attendris, l'amour
qu'elle a pour moi;
Et son âme, éprouvant cette ardeur
qui me touche,
Vingt fois pour me le dire a volé sur
sa bouche.
Qui peut avoir un coeur assez traître,
assez bas,
Pour montrer tant d'amour, et ne le
sentir pas?



Scène IV



ROSMANE, CORASMIN, MELEDO
MELEDOR.

Cette lettre, seigneur, à Zaire
adressée,

Par vos gardes saisie, et dans mes
mains laissée...

OROSMANE.

Donne... Qui la portait?... Donne.

MELEDOR.

Un de
ces chrétiens
Dont vos bontés, seigneur, ont brisé
les liens:

Au sérail, en secret, il allait
s'introduire;

On l'a mis dans les fers.

OROSMANE.

Hélas! que
vais-je lire?

Laisse-nous... Je frémis.



Scène V



ROSMANE, CORASMIN.

CORASMIN.

Cette lettre,
seigneur,

Pourra vous éclaircir, et calmer votre
coeur.

OROSMANE.

Ah! lisons: ma main tremble, et mon
âme étonnée

Prévoit que ce billet contient ma
destinée.

Lisons... « Chère Zaïre, il est temps
de nous voir:

Il est vers la mosquée une secrète
issue,

Où vous pouvez sans bruit, et sans
être aperçue,

Tromper vos surveillants, et remplir
notre espoir:

Il faut tout hasarder; vous
connaissez mon zèle:

Je vous attends; je meurs, si vous n'êtes fidèle. »

Eh bien! cher Corasmin, que dis-tu?

CORASMIN.

Moi,
seigneur?

Je suis épouvanté de ce comble d'horreur.

OROSMANE.

Tu vois comme on me traite.

CORASMIN.

O trahison
horrible!

Seigneur, à cet affront vous êtes insensible?

Vous, dont le coeur tantôt, sur un
simple soupçon,
D'une douleur si vive a reçu le
poison?

Ah! sans doute, l'horreur d'une
action si noire

Vous guérit d'un amour qui blessait
votre gloire.

OROSMANE.

Cours chez elle à l'instant, va, vole,
Corasmin:

Montre-lui cet écrit... Qu'elle
tremble... et soudain,

De cent coups de poignard que
l'infidèle meure.

Mais avant de frapper... Ah! cher
ami, demeure;

Demeure, il n'est pas temps. Je veux
que ce chrétien

Devant elle amené... Non... je ne veux
plus rien...

Je me meurs... je succombe à l'excès
de ma rage.

CORASMIN.

On ne reçut jamais un si sanglant
outrage.

OROSMANE.

Le voilà donc connu ce secret plein
d'horreur!

Ce secret qui pesait à son infâme
coeur!

Sous le voile emprunté d'une crainte
ingénue,

Elle veut quelque temps se soustraire
à ma vue.

Je me fais cet effort, je la laisse
sortir;

Elle part en pleurant... et c'est pour
me trahir.

Quoi! Zaïre!

CORASMIN.

 Tout sert à redoubler son
crime.

Seigneur, n'en soyez pas l'innocente
victime,

Et de vos sentiments rappelant la
grandeur...

OROSMANE.

C'est là ce Nérestan, ce héros plein

d'honneur,
Ce chrétien si vanté, qui remplissait
Solyme
De ce faste imposant de sa vertu
sublime!
Je l'admirais moi-même, et mon
coeur combattu
S'indignait qu'un chrétien m'égalât
en vertu.
Ah! qu'il va me payer sa fourbe
abominable!
Mais Zaïre, Zaïre est cent fois plus
coupable.
Une esclave chrétienne, et que j'ai pu
laisser
Dans les plus vils emplois languir
sans l'abaisser!

Une esclave! elle sait ce que j'ai fait
pour elle!

Ah! malheureux!

CORASMIN.

Seigneur, si vous
souffrez mon zèle,
Si, parmi les horreurs qui doivent
vous troubler,
Vous vouliez...

OROSMANE.

Oui, je veux la voir et lui
parler.
Allez, volez, esclave, et m'amenez
Zaïre.

CORASMIN.

Hélas! en cet état que pourrez-vous lui dire?

OROSMANE.

Je ne sais, cher ami, mais je prétends la voir.

CORASMIN.

Ah! seigneur, vous allez, dans votre désespoir,

Vous plaindre, menacer, faire couler ses larmes.

Vos bontés contre vous lui donneront des armes;

Et votre coeur séduit, malgré tous vos soupçons,

Pour la justifier cherchera des raisons.

M'en croirez-vous? cachez cette lettre
à sa vue,
Prenez pour la lui rendre une main
inconnue:
Par là, malgré la fraude et les
déguisements,
Vos yeux démêleront ses secrets
sentiments,
Et des plis de son coeur verront tout
l'artifice.

OROSMANE.

Penses-tu qu'en effet Zaïre me
trahisse?...
Allons, quoi qu'il en soit, je vais
tenter mon sort,
Et pousser la vertu jusqu'au dernier
effort.

Je veux voir à quel point une femme
hardie
Saura de son côté pousser la
perfidie.

CORASMIN.

Seigneur, je crains pour vous ce
funeste entretien;
Un coeur tel que le vôtre...

OROSMANE.

Ah! n'en
redoute rien.

A son exemple, hélas! ce coeur ne
saurait feindre.
Mais j'ai la fermeté de savoir me
contraindre:

Oui, puisqu'elle m'abaisse à

connaître un rival...

Tiens, reçois ce billet à tous trois si fatal:

Va, choisis pour le rendre un esclave fidèle;

Mets en de sûres mains cette lettre cruelle;

Va, cours... Je ferai plus, j'éviterai ses yeux;

Qu'elle n'approche pas... C'est elle, justes cieux!



Scène VI



ROSMANE, ZAIRE.

ZAIRE.

Seigneur, vous
m'étonnez; quelle raison
soudaine,
Quel ordre si pressant
près de vous me ramène?

OROSMANE.

Eh bien! madame, il faut que vous

m'éclaircissiez:

Cet ordre est important plus que
vous ne croyez;

Je me suis consulté... Malheureux
l'un par l'autre,

Il faut régler, d'un mot, et mon sort
et le vôtre.

Peut-être qu'en effet ce que j'ai fait
pour vous,

Mon orgueil oublié, mon sceptre à
vos genoux,

Mes bienfaits, mon respect, mes
soins, ma confiance,

Ont arraché de vous quelque
reconnaissance.

Votre coeur, par un maître attaqué
chaque jour,

Vaincu par mes bienfaits, crut l'être
par l'amour.

Dans votre âme, avec vous, il est
temps que je lise;

Il faut que ses replis s'ouvrent à ma
franchise;

Jugez-vous: répondez avec la vérité

Que vous devez au moins à ma
sincérité.

Si de quelque autre amour
l'invincible puissance

L'emporte sur mes soins, ou même
les balance,

Il faut me l'avouer, et dans ce même
instant,

Ta grâce est dans mon coeur;
prononce, elle t'attend;

Sacrifie à ma foi l'insolent qui
t'adore:

Songe que je te vois, que je te parle
encore,

Que ma foudre à ta voix pourra se
détourner,

Que c'est le seul moment où je peux
pardonner.

ZAIRE.

Vous, seigneur! vous osez me tenir ce
langage!

Vous, cruel! Apprenez que ce coeur
qu'on outrage,

Et que par tant d'horreurs le ciel veut
éprouver,

S'il ne vous aimait pas, est né pour
vous braver.

Je ne crains rien ici que ma funeste
flamme;

N'imputez qu'à ce feu qui brûle encor
mon âme,

N'imputez qu'à l'amour, que je dois
oublier,

La honte où je descends de me
justifier.

J'ignore si le ciel, qui m'a toujours
trahie,

A destiné pour vous ma malheureuse
vie.

Quoi qu'il puisse arriver, je jure par
l'honneur,

Qui, non moins que l'amour, est
gravé dans mon coeur,

Je jure que Zaïre, à soi-même

rendue,

Des rois les plus puissants
détesterait la vue;

Que tout autre, après vous, me serait
odieux.

Voulez-vous plus savoir, et me
connaître mieux?

Voulez-vous que ce coeur, à
l'amertume en proie,

Ce coeur désespéré devant vous se
déploie?

Sachez donc qu'en secret il pensait
malgré lui

Tout ce que devant vous il déclare
aujourd'hui;

Qu'il soupirait pour vous, avant que
vos tendresses

Vinssent justifier mes naissantes
faiblesses;

Qu'il prévint vos bienfaits, qu'il
brûlait à vos pieds,

Qu'il vous aimait enfin, lorsque vous
m'ignoriez;

Qu'il n'eut jamais que vous, n'aura
que vous pour maître.

J'en atteste le ciel, que j'offense peut-
être;

Et si j'ai mérité son éternel
courroux,

Si mon coeur fut coupable, ingrat,
c'était pour vous.

OROSMANE.

Quoi! des plus tendres feux sa
bouche encor m'assure

Quel excès de noirceur! Zaïre!... Ah,
la parjure!

Quand de sa trahison j'ai la preuve
en ma main!

ZAIRE.

Que dites-vous? Quel trouble agite
votre sein?

OROSMANE.

Je ne suis point troublé. Vous
m'aimez?

ZAIRE.

Votre bouche
Peut-elle me parler avec ce ton
farouche

D'un feu si tendrement déclaré
chaque jour?

Vous me glacez de crainte en me
parlant d'amour.

OROSMANE.

Vous m'aimez?

ZAIRE.

Vous pouvez douter de
ma tendresse!

Mais, encore une fois, quelle fureur
vous presse?

Quels regards effrayants vous me
lancez! hélas!

Vous doutez de mon coeur?

OROSMANE.

Non, je n'en

doute pas.

Allez, rentrez, madame.



Scène VII



ROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

Ami, sa

perfidie

Au comble de l'horreur ne s'est pas
démentie;

Tranquille dans le crime, et fausse
avec douceur,

Elle a jusques au bout soutenu sa
noirceur.

As-tu trouvé l'esclave? as-tu servi
ma rage?

Connaîtrai-je à la fois son crime et
mon outrage?

CORASMIN.

Oui, je viens d'obéir; mais vous ne
pouvez pas

Soupirer désormais pour ses traîtres
appas:

Vous la verrez sans doute avec
indifférence,

Sans que le repentir succède à la vengeance;

Sans que l'amour sur vous en repousse les traits.

OROSMANE.

Corasmin, je l'adore encor plus que jamais.

CORASMIN.

Vous? ô ciel! vous?

OROSMANE.

Je vois un rayon
d'espérance.

Cet odieux chrétien, l'élève de la France,

Est jeune, impatient, léger,

présomptueux;

Il peut croire aisément ses
téméraires vœux:

Son amour indiscret, et plein de
confiance,

Aura de ses soupirs hasardé
l'insolence!

Un regard de Zaïre aura pu
l'aveugler:

Sans doute il est aisé de s'en laisser
troubler.

Il croit qu'il est aimé, c'est lui seul
qui m'offense;

Peut-être ils ne sont point tous deux
d'intelligence.

Zaïre n'a point vu ce billet criminel,
Et j'en croyais trop tôt mon déplaisir

mortel

Corasmin, écoutez... dès que la nuit
plus sombre

Aux crimes des mortels viendra
prêter son ombre,

Sitôt que ce chrétien chargé de mes
bienfaits,

Nérestan, paraîtra sous les murs du
palais,

Ayez soin qu'à l'instant ma garde le
saisisse;

Qu'on prépare pour lui le plus
honteux supplice,

Et que chargé de fers il me soit
présenté.

Laissez, surtout, laissez Zaïre en
liberté.

Tu vois mon coeur, tu vois à quel excès je l'aime!

Ma fureur est plus grande, et j'en tremble moi-même.

J'ai honte des douleurs où je me suis plongé;

Mais malheur aux ingrats qui m'auront outragé!



Partie 5



Scène I



ROSMANE, CORASMIN, UN
ESCLAVE.

OROSMANE.

On l'a fait avertir, l'ingrate va

paraître.

Songe que dans tes mains est le sort
de ton maître;

Donne-lui le billet de ce traître
chrétien;

Rends-moi compte de tout, examine-
la bien:

Porte-moi sa réponse. On approche...
c'est elle.

(A Corasmin.)

Viens, d'un malheureux prince ami
tendre et fidèle,

Viens m'aider à cacher ma rage et
mes ennuis.



Scène II



AIRE, FATIME, L'ESCLAVE.

ZAIRE.

Eh! qui peut me parler dans l'état où je suis?

A tant d'horreurs, hélas! qui pourra
me soustraire?

Le sérail est fermé! Dieu! si c'était
mon frère!

Si la main de ce Dieu, pour soutenir
ma foi,

Par des chemins cachés, le
conduisait vers moi!

Quel esclave inconnu se présente à
ma vue?

L'ESCLAVE.

Cette lettre, en secret dans mes
mains parvenue,

Pourra vous assurer de ma fidélité.

ZAIRE.

Donne.

(Elle lit.)

FATIME, à part, pendant que Zaïre lit.

Dieu tout-puissant! éclate en ta bonté;

Fais descendre ta grâce en ce séjour profane;

Arrache ma princesse au barbare Orosmane!

ZAIRE, à Fatime.

Je voudrais te parler.

FATIME, à l'esclave.

Allez, retirez-vous

On vous rappellera, soyez prêt;

laissez-nous.



Scène III



AIRE, FATIME.

ZAIRE.

Lis ce billet: hélas! dis-
moi ce qu'il faut faire;
Je voudrais obéir aux
ordres de mon frère.

FATIME.

Dites plutôt, madame, aux ordres
éternels

D'un Dieu qui vous demande au pied
de ses autels.

Ce n'est point Nérestan, c'est Dieu
qui vous appelle.

ZAIRE.

Je le sais, à sa voix je ne suis point
rebelle,

J'en ai fait le serment: mais puis-je
m'engager,

Moi, les chrétiens, mon frère, en un
si grand danger?

FATIME.

Ce n'est point leur danger dont vous
êtes troublée;

Votre amour parle seul à votre âme
ébranlée.

Je connais votre coeur; il penserait
comme eux,
Il hasarderait tout, s'il n'était
amoureux.

Ah! connaissez du moins l'erreur qui
vous engage.

Vous tremblez d'offenser l'amant qui
vous outrage!

Quoi! ne voyez-vous pas toutes ses
cruautés,

Et l'âme d'un Tartare à travers ses
bontés?

Ce tigre, encor farouche au sein de sa
tendresse,

Même en vous adorant, menaçait sa
maîtresse...

Et votre coeur encor ne s'en peut

détacher?

Vous soupirez pour lui?

ZAIRE.

Qu'ai-je à lui

reprocher?

C'est moi qui l'offensais, moi qu'en
cette journée

Il a vu souhaiter ce fatal hyménée;

Le trône était tout prêt, le temple
était paré,

Mon amant m'adorait, et j'ai tout
différé.

Moi, qui devais ici trembler sous sa
puissance,

J'ai de ses sentiments bravé la
violence;

J'ai soumis son amour, il fait ce que

je veux,
Il m'a sacrifié ses transports
amoureux.

FATIME.

Ce malheureux amour, dont votre
âme est blessée,
Peut-il en ce moment remplir votre
pensée?

ZAIRE.

Ah! Fatime, tout sert à me
désespérer:
Je sais que du sérail rien ne peut me
tirer;
Je voudrais des chrétiens voir
l'heureuse contrée,
Quitter ce lieu funeste à mon âme

égarée;

Et je sens qu'à l'instant, prompte à
me démentir,

Je fais des vœux secrets pour n'en
jamais sortir.

Quel état! quel tourment! Non, mon
âme inquiète

Ne sait ce qu'elle doit, ni ce qu'elle
souhaite;

Une terreur affreuse est tout ce que
je sens.

Dieu! détourne de moi ces noirs
pressentiments;

Prends soin de nos chrétiens, et
veille sur mon frère!

Prends soin, du haut des cieux, d'une
tête si chère!

Oui, je le vais trouver, je lui vais obéir:

Mais dès que de Solyme il aura pu partir,

Par son absence alors à parler enhardie,

J'apprends à mon amant le secret de ma vie:

Je lui dirai le culte où mon coeur est lié;

Il lira dans ce coeur, il en aura pitié.

Mais dussé-je au supplice être ici condamnée,

Je ne trahirai point le sang dont je suis née.

Va, tu peux amener mon frère dans ces lieux.

Rappelle cet esclave.



Scène IV



AIRE.

O Dieu

de mes aïeux!

Dieu de tous mes parents,
de mon malheureux père,

Que ta main me conduise,

et que ton oeil m'éclaire!



Scène V



AIRE, L'ESCLAVE.

ZAIRE.

Allez dire au chrétien qui
marche sur vos pas

Que mon coeur
aujourd'hui ne le trahira

pas,

Que Fatime en ces lieux va bientôt
l'introduire.

(A part.)

Allons, rassure-toi, malheureuse
Zaïre!



Scène VI



ROSMANE, CORASMIN, L'ESCLAV
OROSMANE.

Que ces moments, grand Dieu, sont
lents pour ma fureur!

(A l'esclave.)

Eh bien! que t'a-t-on dit? répons,
parle.

L'ESCLAVE.

Seigneur,

On n'a jamais senti de si
vives alarmes.

Elle a pâli, tremblé, ses yeux
versaient des larmes;

Elle m'a fait sortir, elle m'a rappelé,
Et d'une voix tremblante, et d'un
coeur tout troublé,

Prés de ces lieux, seigneur, elle a
promis d'attendre

Celui qui, cette nuit, à ses yeux doit
se rendre.

OROSMANE.

(A l'esclave.) (A Corasmin.)

Allez, il me suffit... Ote-toi de mes yeux,

Laisse-moi: tout mortel me devient odieux.

Laisse-moi seul, te dis-je, à ma fureur extrême;

Je hais le monde entier, je m'abhorre moi-même.



Scène VII



ROSMANE.

Où suis-je? ô ciel! où
suis-je? où porté-je mes
vœux?

Zaïre, Nérestan... couple
ingrat, couple affreux!

Traîtres, arrachez-moi ce jour que je
respire,

Ce jour souillé par vous!... Misérable
Zaïre,

Tu ne jouiras pas... Corasmin,
revenez.



Scène VIII



ROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

Ah! trop cruel ami, quoi! vous
m'abandonnez!

Venez; a-t-il paru, ce rival, ce coupable?

CORASMIN.

Rien ne paraît encore.

OROSMANE.

O nuit! nuit effroyable!

Peux-tu prêter ton voile à de pareils forfaits?

Zaïre!... l'infidèle!... après tant de bienfaits!

J'aurais d'un oeil serein, d'un front inaltérable,

Contemplé de mon rang la chute épouvantable;

J'aurais su, dans l'horreur de la

captivité,
Conserver mon courage et ma
tranquillité;
Mais me voir à ce point trompé par
ce que j'aime!

CORASMIN.

Eh! que prétendez-vous dans cette
horreur extrême?
Quel est votre dessein?

OROSMANE.

N'entends-tu
pas des cris?
Seigneur...

OROSMANE.

Un bruit affreux a frappé

mes esprits.

On vient.

CORASMIN.

Non, jusqu'ici nul mortel ne
s'avance;

Le sérail est plongé dans un profond
silence;

Tout dort; tout est tranquille; et
l'ombre de la nuit...

OROSMANE.

Hélas! le crime veille, et son horreur
me suit.

A ce coupable excès porter sa
hardiesse!

Tu ne connaissais pas mon coeur et
ma tendresse!

Combien je t'adorais! quels feux! Ah!
Corasmin,
Un seul de ses regards aurait fait
mon destin;
Je ne puis être heureux, ni souffrir
que par elle.
Prends pitié de ma rage. Oui, cours...
Ah, la cruelle!

CORASMIN.

Est-ce vous qui pleurez? vous,
Orosmane? ô cieux!

OROSMANE.

Voilà les premiers pleurs qui coulent
de mes yeux.

Tu vois mon sort, tu vois la honte où
je me livre;

Mais ces pleurs sont cruels, et la
mort va les suivre;
Plains Zaïre, plains-moi; l'heure
approche; ces pleurs
Du sang qui va couler sont les avant-
coureurs.

CORASMIN.

Ah! je tremble pour vous.

OROSMANE.

Frémis de mes
souffrances,
Frémis de mon amour, frémis de mes
vengeances.
Approche, viens, j'entends... je ne me
trompe pas.

CORASMIN.

Sous les murs du palais quelqu'un
porte ses pas.

OROSMANE.

Va saisir Nérestan, va, dis-je, qu'on
l'enchaîne;
Que tout chargé de fers à mes yeux
on l'entraîne!



Scène IX



ROSMANE, ZAIRE ET
FATIME,
marchant pendant la
nuit
dans l'enfoncement du
théâtre.

ZAIRE.

Viens, Fatime.

ROSMANE.

Qu'entends-je! Est-ce là
cette voix
Dont les sons enchanteurs m'ont
séduit tant de fois?

Cette voix qui trahit un feu si
légitime?

Cette voix infidèle, et l'organe du
crime?

Perfide!... vengeons-nous... quoi!
c'est elle? ô destin!

(Il tire son poignard.)

Zaïre! ah Dieu!... ce fer échappe de
ma main.

ZAIRE, à fatime.

C'est ici le chemin, viens, soutiens
mon courage.

FATIME.

Il va venir.

OROSMANE.

Ce mot me rend toute ma
rage.

ZAIRE.

Je marche en frissonnant, mon coeur
est éperdu...

Est-ce vous, Nérestan, que j'ai tant
attendu?

OROSMANE, courant à Zaïre.

C'est moi que tu trahis; tombe à mes
pieds, parjure!

ZAIRE, tombant dans la coulisse.

Je me meurs, ô mon Dieu!

OROSMANE.

J'ai vengé

mon injure.

Otons-nous de ces lieux. Je ne puis...

Qu'ai-je fait?...

Rien que de juste... Allons, j'ai puni
son forfait.

Ah! voici son amant que mon destin
m'envoie,

Pour remplir ma vengeance et ma
cruelle joie.



Scène X



ROSMANE, ZAIRE, NERESTAN,
CORASMIN, FATIME, ESCLAVES.

OROSMANE.

Approche, malheureux, qui viens de

m'arracher,
De m'ôter pour jamais ce qui me fut
si cher;
Méprisable ennemi, qui fais encor
paraître
L'audace d'un héros avec l'âme d'un
traître;
Tu m'imposais ici pour me
deshonorer.
Va, le prix en est prêt, tu peux t'y
préparer.
Tes maux vont égaler les maux où tu
m'exposes,
Et ton ingratitude, et l'horreur que tu
causes.
Avez-vous ordonné son supplice?

CORASMIN.

Oui,

seigneur.

OROSMANE.

Il commence déjà dans le fond de ton
coeur.

Tes yeux cherchent partout, et
demandent encore

La perfide qui t'aime, et qui me
deshonore.

Regarde, elle est ici.

NERESTAN.

Que dis-tu? Quelle
erreur?

OROSMANE.

Regarde-la, te dis-je.

NERESTAN.

Ah! que vois-je!

Ah, ma soeur!

Zaïre!... elle n'est plus! Ah, monstre!

Ah, jour horrible!

OROSMANE.

Sa soeur! Qu'ai-je entendu? Dieu!
serait-il possible?

NERESTAN.

Barbare, il est trop vrai; viens
épuiser mon flanc

Du reste infortuné de cet auguste
sang.

Lusignan, ce vieillard, fut son
malheureux père;

Il venait dans mes bras d'achever sa
misère,
Et d'un père expiré j'apportais en ces
lieux
La volonté dernière, et les derniers
adieux;
Je venais, dans un coeur trop faible
et trop sensible,
Rappeler des chrétiens le culte
incorruptible.
Hélas elle offensait notre Dieu, notre
loi;
Et ce Dieu la punit d'avoir brûlé pour
toi.

OROSMANE.

Zaïre!... Elle m'aimait? Est-il bien
vrai, Fatime?

Sa soeur?... J'étais aimé?

FATIME.

Cruel voilà

son crime.

Tigre altéré de sang, tu viens de
massacrer

Celle qui, malgré soi constante à
t'adorer,

Se flattait, espérait que le Dieu de ses
pères

Recevrait le tribut de ses larmes
sincères,

Qu'il verrait en pitié cet amour
malheureux,

Que peut-être il voudrait vous réunir
tous deux.

Hélas! à cet excès son coeur l'avait

trompée;

De cet espoir trop tendre elle était
occupée;

Tu balançais son Dieu dans son
coeur alarmé.

OROSMANE.

Tu m'en as dit assez. O ciel! j'étais
aimé!

Va, je n'ai pas besoin d'en savoir
davantage...

NERESTAN.

Cruel! qu'attends-tu donc pour
assouvir ta rage?

Il ne reste que moi de ce sang
glorieux

Dont ton père et ton bras ont inondé

ces lieux;

Rejoins un malheureux à sa triste
famille,

Au héros dont tu viens d'assassiner
la fille.

Tes tourments sont-ils prêts? Je puis
braver tes coups;

Tu m'as fait éprouver le plus cruel de
tous.

Mais la soif de mon sang, qui
toujours te dévore,

Permet-elle à l'honneur de te parler
encore?

En m'arrachant le jour, souviens-toi
des chrétiens

Dont tu m'avais juré de briser les
liens;

Dans sa férocité, ton coeur
impitoyable

De ce trait généreux serait-il bien
capable?

Parle; à ce prix encor je bénis mon
trépas.

OROSMANE, allant vers le corps de
Zaïre.

Zaïre!

CORASMIN.

Hélas! seigneur, où portez-vous
vos pas?

Rentrez, trop de douleur de votre
âme s'empare;

Souffrez que Nérestan...

NERESTAN.

Qu'ordonnes-tu, barbare?

OROSMANE, après une longue pause.

Qu'on détache ses fers. Ecoutez, Corasmin,

Que tous ses compagnons soient délivrés soudain.

Aux malheureux chrétiens prodiguez mes largesses;

Comblés de mes bienfaits, chargés de mes richesses,

Jusqu'au port de Joppé vous conduirez leurs pas.

CORASMIN.

Mais, seigneur...

OROSMANE.

Obéis, et ne

réplique pas;

Vole, et ne trahis point la volonté
suprême

D'un soudan qui commande, et d'un
ami qui t'aime;

Va, ne perds point de temps, sors,
obéis...

(A Nérestan.)

Et toi,

Guerrier infortuné, mais moins encor
que moi,

Quitte ces lieux sanglants; remporte
en ta patrie

Cet objet que ma rage a privé de la
vie.

Ton roi, tous tes chrétiens,
apprenant tes malheurs,
N'en parleront jamais sans répandre
des pleurs.

Mais si la vérité par toi se fait
connaître,

En détestant mon crime, on me
plaindra peut-être.

Porte aux tiens ce poignard, que mon
bras égaré

A plongé dans un sein qui dût m'être
sacré;

Dis-leur que j'ai donné la mort la
plus affreuse

A la plus digne femme, à la plus

vertueuse,
Dont le ciel ait formé les innocents
appas;
Dis-leur qu'à ses genoux j'avais mis
mes Etats;
Dis-leur que dans son sang cette
main s'est plongée;
Dis que je l'adorais, et que je l'ai
vengée.

(Il se tue.)

(Aux siens.)

Respectez ce héros, et conduisez ses
pas.

NERESTAN.

Guide-moi, Dieu puissant! je ne me
connais pas.

Faut-il qu'à l'admirer ta fureur me

contraigne.

Et que dans mon malheur ce soit moi
qui te plaigne!



œuvre du domaine public

Édité sous la licence Creative
Commons BY-SA



Except where otherwise noted, this work is licensed under <http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/>

Cette œuvre est publiée sous la licence
CC-BY-SA : vous pouvez donc
légalement la copier, la redistribuer,
l'envoyer à vos amis. Vous êtes
d'ailleurs encouragé à le faire.

Source :

B.N.F. - Wikisource

Ont contribué à cette édition :

Gabriel Cabos

Fontes :

David Rakowski's

Manfred Klein

Dan Sayers

Justus Erich Walbaum - Khunrath

bibebook

